

# match

*Le plus grand hebdomadaire sportif*

DANS CE NUMÉRO :

## LE TIGRE ROUGE

GRAND ROMAN SPORTIF  
de **DON SKENE**

*traduit par Robert BRE*  
*et illustré par PELLOS*



l'équipe de France de football, merveilleuse d'allant, de décision et animée et toujours plaisante. On voit, sur ce document, avec la balle à Raymond Braine (à droite de Cazenave, sur la photo). On voit aussi ; Capelle, Cazenave, Braine, Jordan (au fond) et Bourbotte.



## LE SPORT LES GENS LES FAITS

J'écrivais l'autre jour, dans *Match*, au sujet de l'incorporation du footballeur Jordan dans l'équipe de France, qu'il était tout naturel de le titulariser dans l'équipe nationale, étant donné qu'il avait acquis la nationalité française. Je rappelais les exemples récents des Duhart, Lauri, Kauscar, etc., qui n'avaient jamais fait naître des polémiques aussi pointilleuses que pour Jordan. La Fédération française de football a donc choisi Jordan comme demi-centre de l'équipe de France. Elle a eu, à mon sens, parfaitement raison.

Un lecteur m'écrit :

« Vos arguments ont dû ébranler la Fédération. Mais beaucoup de sportifs ne comprendront pas quand même qu'on ait tellement favorisé Jordan alors qu'il y a tant de jeunes joueurs, d'origine purement française, qui constituent tout de même l'avenir du sport et qu'on doit pousser. »

Mon correspondant exagère. Les demi-centres de valeur sont si rares en France, même parmi les jeunes, qu'on ne peut blâmer la Fédération d'avoir sauté sur l'occasion qu'offrait Jordan, dont on connaît la classe athlétique et la valeur technique. D'autre part, comme le rappelait très justement Gabriel Hanot, Jordan, qui n'a plus aucun lien, qui n'a plus aucun parent vivant en Autriche, qui vit depuis plusieurs années en France, qui aime notre pays, qui s'est fait naturaliser et se prépare, à vingt-neuf ans, à accomplir deux années de service militaire, Jordan est vraiment une recrue sympathique et indiscutable.

On pourrait regretter qu'un accident matériel ait privé notre champion Emile Allais de se distinguer aux championnats de ski de Garmisch-Patterkirschen, d'autant plus qu'à une épreuve hors concours notre brillant champion a battu de cinq secondes le meilleur temps réalisé par les champions étrangers. Ce qui nous prouve qu'Allais a retrouvé sa meilleure forme et que nous pouvons compter sur lui pour les prochains championnats de France et pour les championnats du monde.

J'assistais, l'autre soir, à la séance de lutte libre, dont le principal combat opposait le solide Deglane à l'acrobate Savoldi, et j'ai été assez impressionné, je l'avoue, par le spectacle de la foule immense qui remplissait le vélodrome. Je ne veux point dire de mal de la lutte libre. C'est un sport fort bien réglé, qui donne au public des émotions violentes. Mais je ne pensais pas, sans une certaine mélancolie, aux grands combats de boxe qui, autrefois, réunissaient une foule aussi ardente et aussi nombreuse dans la même enceinte. Faut-il faire notre deuil des grandes soirées de boxe à Paris ? Je le crains. Un Marcel Thil, un Pladner, un Al Brown ne se sont pas faits en un jour. Tant qu'une nouvelle vedette ne se sera pas levée au firmament de la boxe, il nous faut faire preuve de patience et attendre des jours meilleurs.

Un nouveau ministre des Sports nous est né, dont nous ne savons pas grand-chose si ce n'est qu'il a toujours pris un vif intérêt au développement du sport dans l'armée. C'est déjà un bon point, puisque nous avons connu des ministres sportifs qui ignoraient tout de leur nouveau département. Peut-on suggérer à M. Courson qu'il sera bien inspiré de consacrer une partie de son activité à la question du stade aux cent mille places ? Alors qu'on n'hésite pas à dépenser des millions pour une Exposition éphémère, dont le solde se traduit par un large déficit, on hésite à construire un stade digne de la France et d'une durée illimitée. Je sais bien que les initiatives privées, sollicitées par l'urgence, vont agrandir le stade de Colombes. Il pouvait contenir quarante-huit à cinquante mille spectateurs : il en contiendra, pour l'été prochain, soixante mille, paraît-il. Vraiment l'effort est médiocre et sans intérêt. On lésine sur la capacité envisagée. On a tort. Ces demi-mesures, ces coups d'épée dans l'eau, ces hésitations, nous montrent bien que le monde du sport est touché, lui aussi, par le désordre qui symbolise notre époque sociale. Dommage...

RENE LEHMANN

## De l'instinct à la recherche intelligente dans le sport

Quels beaux documents à la gloire de l'intelligence ! Quand le jeune Anacharsis arriva sur les stades de la Grèce antique il fut aussi surpris par l'ordonnance du cadre que par la qualité des exercices du pentathlon. Il y vit peut-être un émule du légendaire Crotoniate Phayllus ?

Je ne sais ; mais il est vraisemblable que les Polynésiens de notre illustration soient aussi stupéfaits que notre voyageur s'ils ont l'occasion d'observer les phases du saut en longueur de l'athlète civilisé.

Et pourtant, les scythes barbares, frères d'Anacharsis, sautaient comme sautent les modèles exotiques que nous avons sous les yeux.

Chez l'athlète civilisé, l'intelligence impose sa loi dans les phases du saut, alors que chez le naturel du lointain archipel on ne constate que de l'animalité.

Tout le monde saute, d'instinct, parce que la conformation le permet ; on saute bien ou mal, l'essentiel est de sauter quand nécessité oblige.

Mais c'est la vertu de l'éducation physique, basée sur les pratiques d'athlétisme, d'affiner l'individu en lui faisant obtenir un meilleur résultat avec la même dépense d'énergie. Alors que par le premier Fidjien nous voyons un placide départ en marchant, puis une course relativement lente, le second nous fait assister à une fin de suspension un peu inquiète, bras latéraux freinant une chute incertaine, le troisième ne sait pas trop où vont ses pieds (surtout le droit) dans une chute incoordonnée.

L'athlète civilisé, au contraire, démontre qu'il connaît la nature des forces à mettre en jeu pour réaliser un beau saut en longueur.

Grande vitesse de course pour la lancée horizontale en force ascensionnelle par un violent appel d'élan vertical. La rencontre des deux forces, horizontale et verticale, créant une force oblique ascensionnelle, projette le corps dans l'espace suivant une trajectoire d'autant plus longue que sa flèche est plus haute. L'équilibre est maintenu pendant tout le temps de suspension par les bras servant de balanciers dans le sens de la progression cependant que la jambe d'appel est ramenée près de la jambe avant. Enfin, la chute est réalisée, sur un angle fermé, par les jambes allongées, pieds parallèles, pendant que les bras s'apprêtent à effectuer, parallèlement, un mouvement de projection en avant pour éviter un affaissement en arrière.

Les phases de ce dernier saut sont suffisamment indiquées pour faire comprendre ce que l'ennoblissement des humains par le travail comporte de joyeuse et féconde exaltation à s'éloigner de l'ignorance primitive.

Ces deux séries de photographies encouragent à la recherche constante du perfectionnement fait de respect humain et, aussi, de poésie.

ELIE MERCIER



RÉDACTION-ADMINISTRATION

25, rue d'Aboukir - PARIS (2<sup>e</sup>) - Tél. Turbigo 52-00 et 96-80

CHEQUE POSTAL : 2188-23 PARIS

**match**

R. C. SEINE : 251-795 B

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
1 <sup>o</sup> France et Colonies .....	46 fr.	24 fr.
2 <sup>o</sup> Etranger (tarif A réduit) ..	73 fr.	40 fr.
3 <sup>o</sup> Etranger (tarif B normal) ..	93 fr.	50 fr.

Aucun envoi n'étant fait contre remboursement, prière de joindre le montant à chaque commande. — Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier de joindre une ancienne bande et la somme de 1 franc, et transmettre la demande au moins huit jours avant la date d'exécution du changement.

Prière de noter notre nouveau compte chèque postal : 2188-23 Paris.



# Je ne songe pas au TOUR DE FRANCE

## BORDEAUX-PARIS

me tente, mais j'ai peur

PAR  
PIERRE COGAN



Pierre Cogan (X) à l'exercice.

La saison routière approche. On parle beaucoup de tous nos futurs espoirs. Il n'en est qu'un qu'on oublie : Pierre Cogan, qui a pourtant fort brillamment terminé l'été dernier par une victoire dans le Grand Prix des Nations.

Mais Cogan est soldat à Rennes, et c'est peut-être la raison pour laquelle on ne songe guère à lui.

Nous avons voulu savoir quelles étaient ses intentions et nous lui avons écrit pour lui demander de nous les préciser.

Pierre Cogan a aussitôt pris la plume pour nous répondre et nos lecteurs prendront avec intérêt connaissance de ses confidences.

Tour de France ou Bordeaux-Paris ?

Pierre Cogan répond à la question...

F. L.

D'autres l'ont dit avant moi : il vaut mieux pédaler qu'écrire. Mais, puisque j'ai le temps d'écrire et pas toujours celui de pédaler — d'autant plus que ce n'est pas encore la grande saison — pourquoi m'en priverais-je ?

Et avec ça, il est si agréable d'entrer en contact avec Paris, même par lettre...

Depuis plusieurs mois, vous le savez, je suis soldat à Rennes.

J'ai eu tout le temps de me dégriser depuis le Grand Prix des Nations de Paris-Noir. Une victoire qui m'a un peu tourné la tête, quoique je l'aie solide. C'était si beau, si grand, tellement inespéré cette première place pour laquelle Antonin Magne et Archambaud paraissaient plus qualifiés que moi !

Oui, je me suis dégrisé, et j'ai regardé l'avenir bien en face, entre deux corvées, un avenir qui ne me fait pas peur, sans doute, mais qu'il importe de ne pas compromettre solemment.

Mais procédons par ordre pour vous parler de ma petite personne.

Je n'ai pas souffert de l'armée, à aucun moment. Il est vrai que je suis assez docile à la discipline. J'ai tout de suite su saluer, le petit doigt sur la couture du pantalon, dans



Au repos, avec... 618 jours à faire.

un garde à vous impeccable. Un bon petit soldat, en vérité, soit dit sans aucune fausse modestie. N'est-ce pas mieux ainsi ? A quoi sert de se lamenter des heures entières sur son sort, puisqu'il faut accomplir son temps de toute manière ? Autant montrer de la bonne humeur. Et il y a avec moi quelques camarades aussi compréhensifs, si bien qu'on ne « cafarde » pas trop dans ma chambre.

Il m'arrive parfois d'être taquiné par l'ennui. C'est toujours de courte durée. Nous avons ici un second Fernandel, mon ami Jo Gallec, qui se charge de ramener bien vite le sourire sur mes lèvres.

De là à en « reprendre pour cinq ans », il y a loin, et pourtant, si je n'avais pas eu deux bonnes jambes à ma disposition, je me demande si je ne me serais pas laissé tenter pour faire une carrière dans l'armée.



tenue de fantaisie  
la MADE/ON

C'est possible et j'ai un peu peur d'en ressentir les effets pendant un an ou deux.

Enfin, je verrai bien dans deux mois.

Toutes les classiques me verront au départ. Mon seul désir, au fond, c'est de bien figurer, et si l'on me juge digne, d'après mes courses, du Tour de France, peut-être me laisserai-je tenter.

Vous voyez, j'y reviens insensiblement sans le vouloir. Que voulez-vous, je n'ai pas oublié que le Tour de France me convient parfaitement et qu'Antonin Magne a dit un jour de moi que j'avais ma chance dans la grande boucle.



L'escouade en tenue martiale.

Or, un avis de Tonin, c'est tout de même un petit quelque chose, et c'est peut-être ma seule fierté !

Seulement, pour justifier pareil pronostic, ce n'est pas facile, je vous jure.

J'espère venir bientôt à Paris.

Là, je rencontrerai mon directeur sportif, M. Pierrard, avec lequel j'examinerai par le détail toute la prochaine saison routière.

Nous ne manquerons pas de parler de Bordeaux-Paris.

M. Pierrard tient à moi.

Il saura, s'il le désire, vaincre mes dernières résistances. Je l'écouterai docilement, puisque c'est son rôle de guider des hommes.

(Adapté par Félix Léviton.)



Bataille de polochons.



Cogan, à gauche, fait sa lessive.

Pour l'instant, il faut bien le dire, je suis très en retard sur mon entraînement. J'ai encore 7 kilos à perdre. C'est beaucoup, j'en conviens, mais c'est tous les hivers la même chose. J'ai toujours un excédent de poids au début de l'entraînement. Ce qui démontre bien que j'utilise l'hiver pour me reposer — à la manière des grands routiers flamands.

Je roule avec Bautru, un pistard que je recommande à votre attention. Il viendra à Paris l'hiver prochain, et je vous assure qu'il fera parler de lui très rapidement.

En ce moment, nous ne pédalons que le dimanche, en attendant l'autorisation de nous entraîner plus régulièrement. Je ne doute pas de l'obtenir, car mes supérieurs sont très sportifs, et le lieutenant Hamont, par exemple, le lieutenant Marochain, chargé des sports, et l'adjudant-chef Ledoux s'intéressent beaucoup à moi.

Mon vélo de route est tout prêt. Il m'attend...

Ah ! que feral-je cet été ? C'est une question que bien des camarades me posent régulièrement. J'y ai réfléchi. Le Tour ou Bordeaux-Paris, Bordeaux-Paris ou le Tour ? C'est le problème qu'il me faut résoudre au plus tôt, car ce ne sont pas des épreuves qui se préparent en huit jours.

Le Tour de France ? Très sincèrement, je n'y ai pas encore songé. Il m'arrivera de ne plus penser à ça que d'un seul coup ! Dans l'état actuel des choses, Bordeaux-Paris me tente bien davantage, d'autant plus que je suis très à mon aise dans le sillage des motos commerciales.

Mais celles-ci seront-elles utilisées ?

Par ailleurs, de bons amis me conseillent de m'abstenir. Ils prétendent que je suis trop jeune. Ils m'affirment que Bordeaux-Paris est une course encore trop pénible pour moi.



Plaisirs du soir : l'accordéon.



## LES DEMI-FINALES DE LA COUPE NATIONALE

### Victoire de Pyrénées-Bigorre à Carcassonne

Carcassonne (de notre envoyé spécial.)  
C'EST, en vérité, une journée paradoxale que celle qui opposait dimanche, sur le terrain de la Pépinière, à Carcassonne, les trente meilleurs athlètes de ce beau coin du monde composé par l'Armagnac, la Bigorre, les Pyrénées, le Languedoc et le Roussillon.

Paradoxale, parce que la nature n'avait pas répondu à l'attente des organisateurs et que, sur le décor splendide de la vieille cité d'habitude tout illuminée de soleil, semblaient s'être acharnées les pires inclémences du ciel.

Tous les fils de Borée et tous les fils d'Eole, accourus des lointains septentrions par les rudes couloirs des Cévennes, s'étaient déchaînés en aquilons impétueux, bousculant les nuées sombres qui montaient à l'assaut des murs historiques.

Il pleuvait. Le ground était inondé par places, et le public, surpris par une aussi déplaisante journée, était venu moins nombreux qu'on ne l'espérait. Aussi est-ce devant une assistance à peine moyenne que M. Amoros donna le coup d'envoi.

Le match, dans son ensemble, fut à l'image du temps et du terrain. Il ne valut que par l'énergie déployée de part et d'autre et par la bonne volonté générale.

Le début fut hésitant. Et les mêlées marquèrent aussitôt la supériorité des Pyrénées dans ce compartiment du jeu. Les premiers braves furent pour Porricol, l'arrière catalan qui cueillit avec élégance une balle impossible. Les hommes de Bigorre qui jouaient avec le vent bottaient sans cesse loin et à suivre, obligeant les adversaires à une vigilante défense.

Picot, cependant, réussit le premier essai vraiment à signaler. Il prit une bonne balle et sprinta jusqu'aux 22 mètres. Mais les blancs pyrénéens ripostèrent et le toéciste Barthère reprenant de volée, feinta superbement, rentra en coin, redressa l'attaque et servit ses trois-quarts. Par Bentouré et Chardonnet, la balle parvint à Abadie. Celui-ci en une belle détente brûla Porricol et parvint à un essai superbe de conception et de facture que Fabre transforma et que le Languedoc, malgré une réaction énergique et une chance perdue « in extremis » devant la ligne, subit jusqu'au repos.

A la reprise, et nantis de ces cinq points d'avance, les Pyrénéo-Bigourdans, qui avaient maintenant à lutter contre les assauts du vent, toujours déchaînés, organisèrent leur défense. Le Languedoc, par contre, multiplia ses entreprises et, durant un bon quart d'heure, sembla bien près d'aboutir. Mais dans le mur adverse, aucune fissure. Au contraire, on fut à deux doigts de noter une nouvelle prouesse victorieuse des Pyrénéens, grâce à une offensive de leurs trois-quarts, servie par un rebond heureux permettant à Bentouré une pointe de quarante mètres à toute allure.

On assista ensuite à un beau duel d'arrière au cours duquel Narp, nouveau promu à ce poste, ne pâlit pas. Les minutes passèrent. Les Languedociens dominaient, certes, mais sans rien pouvoir conclure. Les avants blancs, déchaînés, faisaient une grande partie. De toutes parts, les jeunes Languedociens forçaient leur action. Desclaux, Fau et Picot multipliaient leurs offensives. Une fois, Desclaux trouvait le trou et lançait Picot, bousculé sur le poteau de coin.

La fin du match devenait émouvante, sinon par sa beauté propre ou par la clarté des mouvements tentés, mais plutôt par la farouche volonté déployée par tous.

Les Pyrénées l'emportaient par 5 à 0.

Nous avons dit, au commencement, que ce match avait réuni les trente meilleurs athlètes des deux comités. Il nous faut préciser que le Languedoc-Roussillon dut, au dernier moment, modifier sérieusement la composition de son équipe. En effet, l'absence de Choy en mêlée et celle des deux demis, Vassal et Marty, pesa lourdement dans la balance. Sans vouloir médire de leur rendement plein de bonne volonté, on peut indiquer que le « pack » manqua d'un leader et que, derrière la mêlée languedocienne, les départs furent extrêmement ralentis. Par ailleurs, les hommes jouèrent trop dispersés, sans cohésion et souvent sans conviction véritable. Parmi les arrières, chacun fit son devoir, mais les départs furent rarement amorcés dans des conditions favorables.

Chez les vainqueurs, on doit déclarer que ce sont les avants qui ont été les héros de la journée. Ils ont joué avec un ensemble magnétique, dominant en mêlée, en touche et dans les dribblings. Leur défense fut surprenante et, derrière ce véritable rempart, les arrières eurent une tâche plus facile à remplir. Les initiatives des trois-quarts furent rares, certes, mais toujours menées avec une grande détermination, sans leur valoir une juste récompense. Cependant, à l'extrême défense, Narp, ancien joueur de troisième ligne, s'avérait de la classe des grands backs toulousains, de cette classe qu'illustrèrent les Caujolle, les Casnabet et les Clément.

En résumé, les meilleurs ont gagné, et surtout ceux qui ont su davantage vouloir. Et si les athlètes d'Armagnac et de Toulouse, à qui Lanusse, avant le match, sut insuffler sa confiance et sa foi, parviennent cette année à enlever la Trophee national, ils en seront dignes parce qu'ils auront prouvé que c'est avec un moral bien trempé que se remportent les belles victoires.

MARCEL OURADOU.

## CHAMPIONNAT. MORT ?

Ce qui doit advenir advient : le Championnat de France semble avoir fait son temps, du moins sous la forme où nous le voyons disputé.

Voici en effet que, sur l'initiative du Dr Ginesty, président du Stade Toulousain, les clubs de premier plan de la Fédération Française de Rugby sont appelés à se consulter afin de savoir s'il est opportun ou non de modifier, dans une large mesure, le règlement d'une compétition dont, bon gré mal gré, il fallut bien reconnaître que ses inconvénients l'emportaient de loin sur ses avantages.

Somme toute il est apparu que le Championnat de France interclubs, tel que nous le connaissons, comportait, en dehors d'excès de toute sorte sur les terrains de jeu, des frais de déplacements si élevés qu'ils ne pouvaient plus être supportés par les clubs intéressés.

Ajoutons à cela des voyages d'une longueur déraisonnable pour des jeunes gens occupés, d'autre part, à faire sérieusement leur existence, et nous aurons exposé les charges principales retenues contre l'accusé dont le procès doit, en principe, venir le 10 février, à Toulouse, devant le tribunal convoqué par le Dr Ginesty.

Que sortira-t-il de ces débats si toutefois les dirigeants auxquels M. Ginesty fit appel se rendent à son invitation ?

La suppression pure et simple du Championnat ? Ce serait trop beau, à mon avis du moins. Seulement il est très probable qu'on s'efforcera, selon le désir du promoteur de la réunion, d'en atténuer les fâcheuses conséquences.

A ce propos qu'on me permette d'ajouter que ces fâcheuses conséquences, dont toute la presse sportive trouve maintenant matière à de sévères critiques, furent, depuis belle lurette, dénoncées par un de mes plus vieux amis, le meilleur, oserai-je dire.

Cet hurluberlu s'avisa, en effet, de prédire, dans les journaux où il pouvait glisser sa prose, que le moment viendrait fatalement où le rugby français aurait à souffrir, plus qu'on ne pouvait l'imaginer, des maux engendrés par une compétition qui, sans

trop en avoir l'air, portait en elle les germes les plus nocifs.

Dieu sait ce que cette singulière initiative, prise dès avant la guerre, valut à mon ami de critiques plus ou moins caustiques, plus ou moins spirituelles. Bref, il passa pour un maniaque, du reste inoffensif, car, Dieu merci ! le Championnat était pour durer ou moins autant que les Pyramides.

Mais voilà, avec le temps, les germes destructifs firent leur travail. Tant et si bien que le Dr Ginesty, clinicien à coup sûr fort bien avisé, estime qu'il est grand temps d'opérer le rugby français menacé de mort à cause d'un énorme appendice entièrement gangrené.

Mon ami, ce maniaque, avait donc prévu assez juste. Mais il a le triomphe modeste. Aussi l'imaginer qu'il doit se contenter de rigoler en douce en voyant, à l'heure actuelle, s'élever contre le Championnat tant de ses confrères qui, jadis, en étaient contre lui seul ses plus enflammés défenseurs.

Revenons à la question. Il est sûr que le Championnat ne sera pas frappé, à Toulouse, de la peine capitale. Il en sortira probablement atténué. On verra, dit-on, la France divisée en quatre grandes régions dont chacune organisera une sorte de championnat à sa façon, après quoi se déroulera un tournoi entre quatre équipes représentatives, par voie de sélection, des régions établies.

Evidemment ce serait là un système propre à atténuer l'excessive âpreté apportée dans la lutte interclubs.

Mais encore l'idéal, le nôtre du moins, ne serait atteint qu'au cas où, le Championnat étant complètement supprimé, les clubs seraient, comme cela se voit en Angleterre, libres de conclure entre eux des matches dont le résultat n'aurait pas la moindre portée sur l'avenir.

Impossible d'obtenir cela en France, dites-vous ? C'est donc que nous sommes incapables de jouer le rugby pour le seul plaisir de le jouer ; autrement dit d'être simplement des sportifs.

CH. GONDOUIN.



LES EQUIPES QUI MONTENT

Le Stade Aurillacois, le 18 janvier, a battu l'U.S.A. Perpignanaise. C'est là un exploit de qualité et une surprise... sauf pour les Aurillacois qui avaient justement foi en leur quinze et ne désespéraient pas de le voir prendre rang parmi les meilleurs. Equipe autochtone, composée de bons camarades, venus de milieux différents, mais animés du même idéal, du même enthousiasme et d'un égal amour pour leurs couleurs. Voici le quinze aurillacois qui fut à la peine et est maintenant à l'honneur.

De gauche à droite, debout : Vidalenc, 2<sup>e</sup> ligne, industriel en bois ; Dommergues, 3<sup>e</sup> ligne, chef mécanicien ; Baladier, 2<sup>e</sup> ligne, propriétaire du Grand Café des Sportifs ; Rabbe, pilier ; Pelissou, 3<sup>e</sup> ligne, électricien et... pêcheur à la ligne ; Fau, 3<sup>e</sup> ligne, chef comptable ; Barbance, pilier, employé de commerce ; Couderc, tailleur, entrepreneur de chauffage. Au premier rang, de gauche à droite : Michel, trois-quarts centre, docteur en médecine ; Delort, arrière, capitaine du quinze, international militaire ; Gibie, demi d'ouverture, propriétaire du café « L'Ovale » ; Massebœuf, demi de mêlée, apprenti mécanicien ; Peypoudat, trois-quarts aile, comptable ; Simon, trois-quarts centre, instituteur ; Lafond, trois-quarts aile, instituteur.

## LES PIEDS DANS LE PLAT

Il y a bien longtemps que je ne me suis intéressé au rugby. Que voulez-vous ? La belle ovale ne défraye plus guère l'actualité. Ce sport qui naguère drainait les plus grandes foules vers des stades vibrants d'enthousiasme n'est plus qu'un second plan dans la hiérarchie de nos préoccupations.

Le phénomène a été plus long à se manifester dans le Midi, lieu d'élection des grands « quinze » : mais on l'y constate aujourd'hui et Toulouse même, « la Mecque » de la F.F.R., montre une réelle désaffection pour les ébats des rugger orthodoxes. Le rugby XIII d'une part et le ballon rond — l'ancien parent pauvre ! — de l'autre, font au rugby XV une concurrence mortelle.

On s'en émeut. On s'aperçoit enfin que la politique de l'autruche mitigée de « chien crevé » n'a rien arrangé, bien au contraire.

Et de bons apôtres qui n'ont pas encore compris perlent de tenir une conférence pour rénover le championnat, pour, grâce à lui, pensent-ils, galvaniser dorechef les supporters et les aficionados.

Ils ont pourtant des yeux pour voir et des oreilles

pour entendre ! Et il n'est pire aveugle ni sourd que celui qui ne veut pas voir.

Un exemple récent va-t-il dessiller leurs yeux. C'est le symptôme incident qui vaut au C. A. Périgourdin d'avoir match perdu dans une rencontre de championnat, avec 0 point au classement, de perdre tous ses droits à indemnités ou parts sur la recette et de voir le dossier de cette affaire transmis au bureau fédéral pour sanction et amende.

Les joueurs périgourdins avaient cru devoir quitter le terrain après une décision de l'arbitre qui les avait « éternés ». Cette décision octroyait un essai à leurs adversaires. Vous vous rendez compte ?

Le piquant de l'aventure est que le C. A. P. est justement le club que l'honorable président de la F.F.R., M. Roger Dantou, de Périgueux soi-même, porte le plus dans son cœur. Sa situation est corrélatrice.

En tout cas, messieurs les Britanniques ne verront sûrement pas dans cet épisode de notre vie rugbystique un argument en faveur de la reprise des relations avec les joueurs au coq.

GAUTIER-CHAUMET.

## LES DEMI-FINALES DE LA COUPE NATIONALE

### Match nul à Bordeaux après prolongations

Bordeaux, (de notre envoyé spécial)

Le match Guyenne-Gascogne-Côte Basque, demi-finale de la Coupe nationale de rugby, a fourni en somme un complet apaisement à ceux qui craignaient qu'une compétition de cette sorte ait pour conséquence d'atténuer à l'excès chez les joueurs le désir de vaincre.

Qu'on n'entende pas par là que le terrain du C. A. Béglais où avait lieu la rencontre ait été le théâtre d'une lutte sauvage. On se serait assez loin de la vérité.

Tout ce que je veux dire c'est que chacun des trente joueurs prouva par l'énergie qu'il apporta tant dans la défense que dans l'attaque qu'il avait pleinement à cœur le succès de l'équipe où il figurait. Ainsi, animées au même degré et représentant du reste une valeur sensiblement égale, les deux équipes ne purent faire mieux que match nul ce qui parut à tous les spectateurs de la rencontre assez équitable. Pour plus de précision, je dirais qu'après une première mi-temps stérile, l'équipe de Guyenne-Gascogne marqua un essai en conséquence d'une très brillante action personnelle de son demi d'ouverture Pécastaing à quoi les Basques répondirent par un essai de leur avant Ainciart, lequel profita d'une tentative de dégagement malheureuse d'un adversaire.

Après cela, Basques bleu d'azur et Gascons de noir vêtus eurent beau faire, ils ne purent se départager avant la fin normale de la partie.

Les prolongations réglementaires qui suivirent ne changèrent rien à cette situation. Pourtant, à la dernière minute, on crut tout de bon que l'équipe basque allait l'emporter. De fait, une attaque de ses trois-quarts, déclenchée par Elissalde, se déroulait de telle sorte que le jeu de passes devait mathématiquement franchir l'aillier droit Cabanne de tout arrêt adverse. Et l'on s'apprêtait déjà à acclamer ce juste couronnement d'une offensive qui répondait au plus pur classique, quand le centre Sabin s'avisa de vouloir marquer lui-même l'essai au lieu de laisser ce soin à son partenaire et camarade de club. Résultat, Sabin fut plaqué avec le ballon par l'arrière gascon Vinas, tandis que Cabanne pouvait à bon droit et en toute liberté maudire son égoïste partenaire de pied en cap. Ainsi, par la faute invraisemblable d'un joueur dont le jugement est d'ordinaire fort bon, l'équipe de Côte Basque perdit un match qu'elle eût pu gagner par une chance qu'on peut dire inespérée, étant donné qu'elle ne s'offrit qu'à la toute dernière minute de la prolongation de la partie. Mais qui sait si ce n'est pas le résultat d'efforts exagérés par ses prolongations qui troubla à ce moment les visées de Sabin ?

Au reste, la demi-finale Guyenne-Gascogne-Côte Basque fit ressortir un meilleur jeu d'ensemble du côté gascon, cependant qu'on admirait du côté basque plus d'exploits individuels. De ce dernier point, ce fut le demi d'ouverture bayonnais Elissalde qui brilla d'un éclat tout particulier. Après lui on peut citer son camarade de club Bergèze, quoique à mon avis il n'a pas donné à son aillier, le Biarrot Sorondo, toutes les chances qu'un homme aussi rapide que celui-ci pouvait souhaiter.

Parmi les avants basques, Lefort, Laxalt, Ithurra se distinguèrent à leur avantage aux remises en jeu à la touche. Cependant, on peut engager Ithurra à modérer certains de ses gestes qui, du moins dans l'apparence, ne rehaussent nullement son mérite. Enfin, il n'y aurait que du bien à dire de l'arrière Courtade s'il n'avait raté un arrêt sur Pécastaing, de telle sorte que celui-ci put librement filer pour marquer son essai.

L'équipe Guyenne-Gascogne surprit agréablement par la solidité de son jeu. Ses avants, Féria, Minvielle, Broustère et Chaliès fournirent une grande partie. Son demi de mêlée, Boubée, parut à son avantage devant son adversaire direct, Capendeguy, lequel n'était pas vraisemblablement dans un de ses bons jours. Ses trois-quarts, excellents en défense, furent assez brillants en attaque, surtout Rapin et Baladier. Enfin, le jeu sobre de son arrière, Vinas, demeura somme toute, exempt de toute faute.

Et, maintenant, attendons la nouvelle rencontre Guyenne-Gascogne-Côte Basque. Elle aura lieu à Pau et nous en félicitions la Section Paloise, d'autant plus qu'elle n'est pas précisément favorisée par une abondance de parties d'une telle qualité.

CH. GONDOUIN.

## CHEZ LES TREIZE

En dehors du match Australie-Sud-Est, dont il est parlé par ailleurs, deux rencontres se disputaient au titre du championnat de France, et ces deux parties ont donné lieu à deux surprises : Catalans aussi bien que Basques ayant dû s'incliner devant Toulousains et Albigeois contre toute attente. Et, cependant, tant Catalans que Basques se trouvaient déjà suffisamment handicapés dans le classement du championnat pour envisager avec désinvolture leur défaite de dimanche dernier.

Nous admettons que ces deux équipes ne furent guère favorisées par les conditions atmosphériques, mais le fait brutal n'en subsiste pas moins et il pèsera lourdement sur le reste de leur saison de championnat.





RUGBY XV. — BORDEAUX (par belino). — Coupe Nationale : Guyenne-Gascogne-Côte Basque (3-3). — Le Bordelais Rapin, menacé par Elissalde, va servir ses trois-quarts. De g. à dr. : Boubée, Lefort, Elissalde, Duffourq, Daulouède, Clavé, Rapin et Ainciart.



RUGBY XV. — BORDEAUX (par belino). — Coupe Nationale : Guyenne-Gascogne-Côte Basque (3-3). — Une percée de l'avant basque Lefort, doublé à droite par Ainciart, et que soutiennent également deux autres avants, dont Daulouède.



RUGBY XIII. — LYON (par belino). — Australie-Sud-Est (25-8). — Les joueurs des deux camps se sont lancés éperdument après le ballon ; c'est le Français Barbazanges (à gauche) qui paraît le mieux placé pour s'en emparer.



RUGBY XIII. — LYON (par belino). — Australie-Sud-Est (25-8). — Les avants australiens n'hésitent pas à attaquer à la main. Voici l'un d'eux, que soutient le capitaine Prigg, essayant de tromper la défense française.



RUGBY XV. — CARCASSONNE (par belino). — Coupe Nationale : Pyrénées-Bigorre-Languedoc-Roussillon (5-0). — Malgré plusieurs adversaires, un avant languedocien se dégage de la mêlée et fonce avec une belle décision.



RUGBY XV. — CARCASSONNE (par belino). — Coupe Nationale : Pyrénées-Bigorre-Languedoc-Roussillon (5-0). — Un joueur languedocien a pris le ballon sur touche courte ; projeté à terre, il ne peut l'utiliser. On reconnaît, de g. à dr. : Peyerelade, Gras (au fond), Lombard, Fabre, Delqui et Raynol.

## Les Kangourous vainqueurs à Lyon

(Lyon, de notre envoyé spécial.)

Les Kangourous ont clos leur petit tour de France en battant le Sud-Est par 25 points à 8, ce qui constitue un score honorable si l'on tient compte de la valeur du treize français où brillaient de bonnes individualités puisées à Lyon-Villeurbanne et à Roanne.

Les Australiens partent sur un succès, alors que certains escomptaient la victoire des couleurs françaises. Notez bien que cette victoire aurait bien pu se produire si les représentants du Sud-Est avaient bien voulu apporter un peu plus de soin dans leur défense. Entendez par là que Roannais et Lyonnais, à de rares exceptions près, au lieu de consentir à plaquer aux jambes, s'amuseraient à prendre les « armoires à glace » aux épaules. Il arriva donc ce qui devait fatalement arriver : le plus souvent, d'un coup de rein robuste, l'attaquant étranger faisait lâcher prise à l'adversaire dont il se débarrassait avec une admirable facilité pour continuer son offensive.

Je ne tirerai pas une grande déduction de cette dernière victoire des Australiens, sinon pour faire ressortir, tout à fait à part, la valeur d'un Dager, la révélation de Marseille ; celui-ci, Griffard, Petit et Barbazanges, furent les seuls à apporter un peu de coordination dans le jeu chaque fois que les

événements le leur permirent. Dominés à la mêlée par un trucage indéniable du demi australien, nos avants servirent bien rarement nos trois-quarts ; chaque fois, notamment en seconde mi-temps, notre offensive se développa d'une façon satisfaisante, encore que les maladroites de gains et l'excessive personnalité des centres gâchaient quelques belles occasions d'aller à l'essai.

Pour ce qui me concerne, le capitaine du team australien m'a nettement déclaré après la rencontre :

« Lorsque nous sommes arrivés en Angleterre, on nous affirma que la tournée française était pour nous une promenade d'agrément. Nous devions, d'après les Britanniques, totaliser les quarante points par partie. J'avoue que le 1<sup>er</sup> janvier, au soir, j'étais un peu de cet avis. Nous avions, en effet, assez facilement battu votre équipe nationale à Paris. Mais après, il n'en fut pas de même. A Marseille, à Bordeaux, vos compatriotes nous donnèrent du fil à retordre, et à Toulouse, pour la première fois, nous fûmes assez sévèrement battus.

« Ce qui m'a le plus frappé, ce sont les progrès que vos joueurs ont réalisés. Ce ne sont plus des débutants. Ils se sont assimilés les finesses du jeu. Ils ont compris — plus à Marseille qu'ici — que notre travail était sur-

tout effectif lorsqu'il était amorcé de très loin. Le moyen de l'annihiler était donc de coller à la balle, de ne jamais nous donner celle-ci, par exemple par de longs coups de pied à suivre qui, lorsqu'ils manquent leur but, permettent la contre-attaque avec, pour les assaillants, un champ de jeu généralement très large.

« Si les Néo-Zélandais vous rendent visite la saison prochaine, ils n'auront pas chez vous la tâche facile. Travaillez encore votre tenue,

vos remises en jeu ; telles que vous les pratiquez, elles vous feront, si vous ne modifiez pas votre manière, durement pénaliser par les arbitres anglais, très à cheval sur les règlements, surtout dans ce compartiment du jeu.

« Maintenant, vous possédez en Dager un joueur magnifique. Il ne serait pas déplacé dans mon équipe. C'est le plus beau compliment que je puisse lui faire. »

PAUL CARTOIX.



RUGBY XV. — Stade Jean-Bouin : C.A.S.G.-U.S.P.L.M. (9-6). — Theveniault, de la Générale, vient de tromper plusieurs adversaires et, flanqué de l'ailier gauche, il progresse vers les buts.



# L'aviation populaire... pépinière de l'avenir <sup>(3)</sup>

## UNE JOURNÉE AU CENTRE RÉGIONAL DE BEYNES-THIVERVAL

LES collines sont basses. Leurs sommets sont ronds et engageants. Les pentes sont douces. Pas de sites grandioses aux arbres surprenants, aux rochers monstrueux. Mais le paysage a quelque chose de calme, de reposant, quelque chose d'aristocratique et de racé qui fleurit bon le vieux château qu'aucune légende mystérieuse ne peuple de fantômes.

C'est le Vexin français. Région idéale pour le vol à voile par ses pentes régulièrement dosées de terrains plats. On dirait que le bon Dieu l'a établie tout spécialement à cette fin.

C'est là que se trouve le centre régional de vol à voile de Beynes-Thiverval.

★

En 1916, un jeune homme, presque un enfant et trop jeune encore pour défendre la patrie en danger comme ses aînés — il devait se rattraper les deux années suivantes — avait économisé son par sou la somme considérable pour lui de quatre-vingt-dix francs et construisait un planeur aux surprenantes qualités.

Il devait devenir par la suite l'apôtre du vol à voile en France et c'est grâce à lui — à lui et à Massenet — que le vol sans moteur n'est plus considéré comme le parent pauvre de l'aviation. Grâce à lui que l'on a admis officiellement le vaste domaine des connaissances scientifiques aériennes qu'il peut ouvrir et grâce à lui aussi que notre aviation populaire éduque au vol sans moteur les futurs pilotes.

Il s'appelle Eric Nessler et, encore aujourd'hui, il prêche non seulement par la propagande mais aussi par l'exemple puisque c'est lui qui détient les records français les plus importants de la classe D (vol sans moteur). Distance : 198 kilomètres. Durée : 16 h. 5'.

Alors qu'en Allemagne la Wasserkuppe fonctionnait déjà depuis 1912, ce fut seulement après la guerre que l'Association française aérienne tenta de repêcher le vol à voile au moyen de concours. Le premier grand concours eut lieu à Combercy en 1927 et ce ne fut qu'en 1928 que le mouvement Avia, Massenet en tête, diffusa vraiment le vol à voile et créa de remarquables appareils-école : le 11 A et le 15 A et, un peu plus tard, le 32 E. Ces appareils, toujours en service dans les centres d'aviation populaire, ont bénéficié depuis de quelques améliorations mais, déjà à cette époque, ils avaient atteint leurs formes presque définitives.

En 1931, on vit la création du Centre national de la Banne d'Ordanche, le premier en France et celui où s'entraîne encore aujourd'hui l'équipe de performance qui comprend dix-sept planeuristes dont Mazoyer, Lamart, Ringlé, Gassner, Spire, etc.

Dès 1933, Avia, qui avait créé un centre d'études, a trouvé d'assez nombreux terrains — dont ceux de Pont-Saint-Vincent sis en Meurthe-et-Moselle, des côtes du Layon, de Beynes-Thiverval, de Mostaganem (Djebel Diss) qui sera le premier centre colonial dès qu'il fonctionnera, ce qui ne tardera pas puisque Nessler, chargé de la prospection, l'a déjà découvert en 1935.

Avant l'instauration de l'aviation populaire, les centres de vol à voile étaient assez peu nombreux et fonctionnaient au ralenti (sauf ceux de la Banne d'Ordanche et de Pont-Saint-Vincent).

Aujourd'hui, les sous-sections de vol plané sont au nombre de cinquante. D'autres ouvriront incessamment. Il y a de plus huit centres régionaux en fonctionnement ou en prépara-

tion. Cinquante-quatre moniteurs et quarante-huit moniteurs adjoints.

Si tous ces centres et stations ne sont pas encore en pleine activité, cela ne saurait tarder étant donné le nombre de planeurs distribués (cinquante et un 11 A, trente-cinq 15 A, deux 32 E, dix-huit 40 P et deux 41 P) et le nombre de planeurs en fabrication (trente 11 A, soixante-six 15 A et onze 40 P.)

En somme, on ne saurait dire si c'est le vol à voile qui a rendu service à l'aviation



populaire ou si c'est l'aviation populaire qui a rendu service au vol à voile.

Disons plutôt qu'il s'agit là d'un service réciproque.

★

Nous voici sur le terrain de Beynes-Thiverval.

Bien que le temps ne soit pas très favorable, l'activité bat son plein.

De nombreux élèves s'affairent. Tous ne volent pas. Mais tous ont à s'employer.

Un jeune débutant répare un planeur sous les ordres du moniteur Levot :

— Nous leur apprenons à ne compter que sur eux. Ainsi en cas d'atterrissage en campagne, cas assez fréquent, ils ne seront pas embarrassés pour réparer le matériel.

— Vous disposez ici de tous les types de planeurs ?

— Oui, le 11 A, planeur d'apprentissage utilisé pour le brevet A, c'est-à-dire 30" en ligne droite planée. Les biplaces 20 A et 22 E, équipés en double commande, servent également pour cette première partie de l'enseignement.

Le planeur d'entraînement 15 A est employé pour le brevet B ; 1, deux vols de 45" et un S. Pour ces deux premiers brevets, on choisit un terrain plat.

Pour le brevet C on commence à utiliser les pentes. Il exige 5' de vol sans perte d'altitude. Les élèves sont déjà obligés de savoir trouver des courants d'ascendance. Ils utilisent le planeur de perfectionnement 32 E.

Enfin, les planeurs de performance 40 P et 41 P, lequel n'existe encore qu'en quatre exemplaires, sont utilisés pour l'obtention du brevet D. C'est un diplôme international décerné par l'I.S.T.U.S. et qui exige 5 heures de vol, 1.000 mètres d'altitude au-dessus du point de départ et une distance de 50 kilomètres en ligne droite.

Comment déterminez-vous les centres régionaux ?

— Ils doivent satisfaire à certaines condi-



Le 41 P, d'Eric Nessler, à la Banne d'Ordanche. A gauche : Eric Nessler devant son planeur.

tions de relief, plus à un certain nombre de conditions administratives. L'examineur tient une heure en vol plané pour déterminer les caractéristiques plus ou moins favorables de la région proposée.

— Quelle est l'utilité du vol à voile ?

— C'est une excellente préparation au vol mécanique et une excellente méthode d'investigation et d'enseignement dans le domaine de l'air.

On y acquiert des connaissances formidables du mécanisme de l'atmosphère, connaissances que l'on ne peut acquérir dans les études théoriques, ni dans la pratique du vol mécanique. Chaque vol important fait l'objet d'un rapport scientifique à l'O. N. M. ou à l'Institut de la mécanique des fluides.

Enfin, le vol à voile présente l'intérêt pratique de former de bons pilotes dans des conditions de sécurité et d'économie inconnues dans le vol mécanique. Un bon planeuriste est déjà un grand familier de l'océan aérien. Lorsqu'il arrive dans une section de vol mécanique, il lui reste à étudier le moteur mais, au point de vue du pilotage, il est débrouillé sans que cela ait coûté d'autre essence que celle, en très petite quantité, utilisée par le lancement au treuil : environ un litre par lancement.

★

La nuit est presque tombée tandis que nous faisons les cent pas sur ce terrain de Beynes-Thiverval qui surplombe un noble paysage.

La nuit est presque tombée, mais nous entendons toujours ce petit bruit particulier qui ressemble aux trilles monotones et grinçants des grillons. C'est le bruit du câble qui se déroule entre le treuil, la poulie de renvoi et le planeur d'apprentissage.

La nuit est presque tombée, mais les élèves de l'aviation populaire commencent seulement leur travail aérien.

Tout l'après-midi, armés d'outils, ils ont réparé leurs matériels. Ils ne l'ont pas fait en grognant ni en pestant. Ils l'ont fait dans la joie et dans l'attente de ce bond aérien de quelques secondes qui récompensera plusieurs heures de travail fastidieux au sol.

Ceux-là, ils l'ont vraiment, le feu sacré !

★

Au fait, pourquoi n'existe-t-il pas, dans cet organisme presque parfait de l'Aviation populaire, une section de motoplaneurs qui serait la meilleure et la plus normale transition entre le vol à voile et le vol mécanique ?

FIN

ALEXANDRA PECKER.

## LA VICTOIRE ITALIENNE SUR L'ATLANTIQUE SUD

L'ALA LITTORIA veut avoir sa ligne au-dessus de l'Atlantique Sud, mais on s'est rendu compte en Italie du travail accompli sur ce réseau par la France et par l'Allemagne — mais surtout par la France — et comme dans tous les pays du monde on pratique le « fair play » dès qu'il s'agit d'aviation, l'Italie n'a voulu se mettre sur les rangs qu'après avoir accompli une sensationnelle démonstration.

Trois S 79, conduits par Attilio Biseo qui est, avec Mario Stoppani et Furio Niclot, le grand homme de l'aviation italienne, ont décollé lundi à 6 h. 26 de l'aérodrome de Montecelio-Guidonia (à 30 kilomètres de Rome), avec une charge d'essence permettant un parcours d'environ 6.000 kilomètres, soit à peu près le double du kilométrage sur l'Atlantique Sud, entre Dakar et Natal.

La première étape Montecelio-Dakar est de 4.300 kilomètres. Elle est, comme les gens heureux, sans histoire. Sinon cette étonnante histoire d'une patrouille de trois bombardiers volant sans défaillance, à une moyenne constante approchant les 400 kilomètres-heure.

A 9 h. 30, ils signalaient leur position par 30° de latitude nord, 0° de longitude. A 12 h. 30, 28° de latitude nord. A 15 h. 11, ils étaient au-dessus de Port-Etienne. A 16 h. 40, au-dessus de Saint-Louis de Sénégal.

Arrivés à Dakar à 17 h. 10, ils ont accompli cette première étape en 10 h. 55.

Mardi, à 8 h. 3, la patrouille vert-blanc-rouge reprend son vol de Dakar où elle a passé la nuit.

La deuxième étape, Dakar-Natal, est également comme les gens heureux.

Sans histoire.

Et pourtant Moscatelli a eu une carafe peu de temps après le départ. Il a été obligé de stopper un de ses trois moteurs. Malgré cela, avec deux moteurs seulement, il a réussi à traverser l'Atlantique Sud en 11 heures.

Pour la troisième étape, Natal-Rio-de-Janeiro, cela se gâte dans la proportion d'un tiers.

Les trimoteurs d'Attilio Biseo et de Bruno Muscolini sont arrivés à Rio-de-Janeiro à 22 h. 5 (G. M. T.), mais celui de Moscatelli est resté à Natal.

Si c'est un peu gênant — à peine ! — pour la politique de prestige italienne, cela n'enlève rien — à peine... — à la démonstration qui a été entreprise et réussie.

Dans quelques semaines, une des unités de la flotte aérienne de la société Ala Littoria suivra le chemin tracé lundi et mardi derniers.

AL. P.

## LE SKI

EMILE ALLAIS faisait sa rentrée sur la piste olympique de Garmisch, et l'on allait pouvoir juger de sa forme actuelle. Officiellement on ne le put, notre champion étant arrêté dans l'épreuve de descente par la défaillance d'un étrier. Officieusement, on fut rassuré quand Emile Allais, ouvrant, hors compétition, la piste de slalom, réalisa un temps de cinq secondes meilleur que ceux qui étaient octroyés au vainqueur de l'épreuve. Cela laisse croire que, non accidenté, le champion du monde se fût maintenu à sa vraie place. En tout cas, nous pouvons bien augurer des prochaines épreuves auxquelles il va participer, à Superbagnères d'abord et aux championnats de France ensuite.

L'épreuve de descente de Garmisch revenait à l'Allemand Worndle, laissant loin derrière lui le champion olympique Franz Pfnur. Il est à remarquer que si celui-ci est classé dixième, les douze premiers sont crédités d'un temps inférieur à celui qu'il réalisa aux Jeux Olympiques. Il précédait de peu Chieromi. James Couttet était septième et Agnel vingtième.



Le slalom fut remporté par les Allemands Bader et Perstsch, ex-æquo devant l'Autrichien Schwable, Worndle, Kneisael, Hans et Franz Pfnur ; Agnel se classait neuvième et Couttet treizième.

Le classement du combiné consacrait la victoire de Worndle devant les Autrichiens Schwable et Kneisael, les Allemands Perstsch, Bader, Gantner (une révélation), Hans Pfnur et James Couttet, huitième, que suivait à cinq places Louis Agnel.

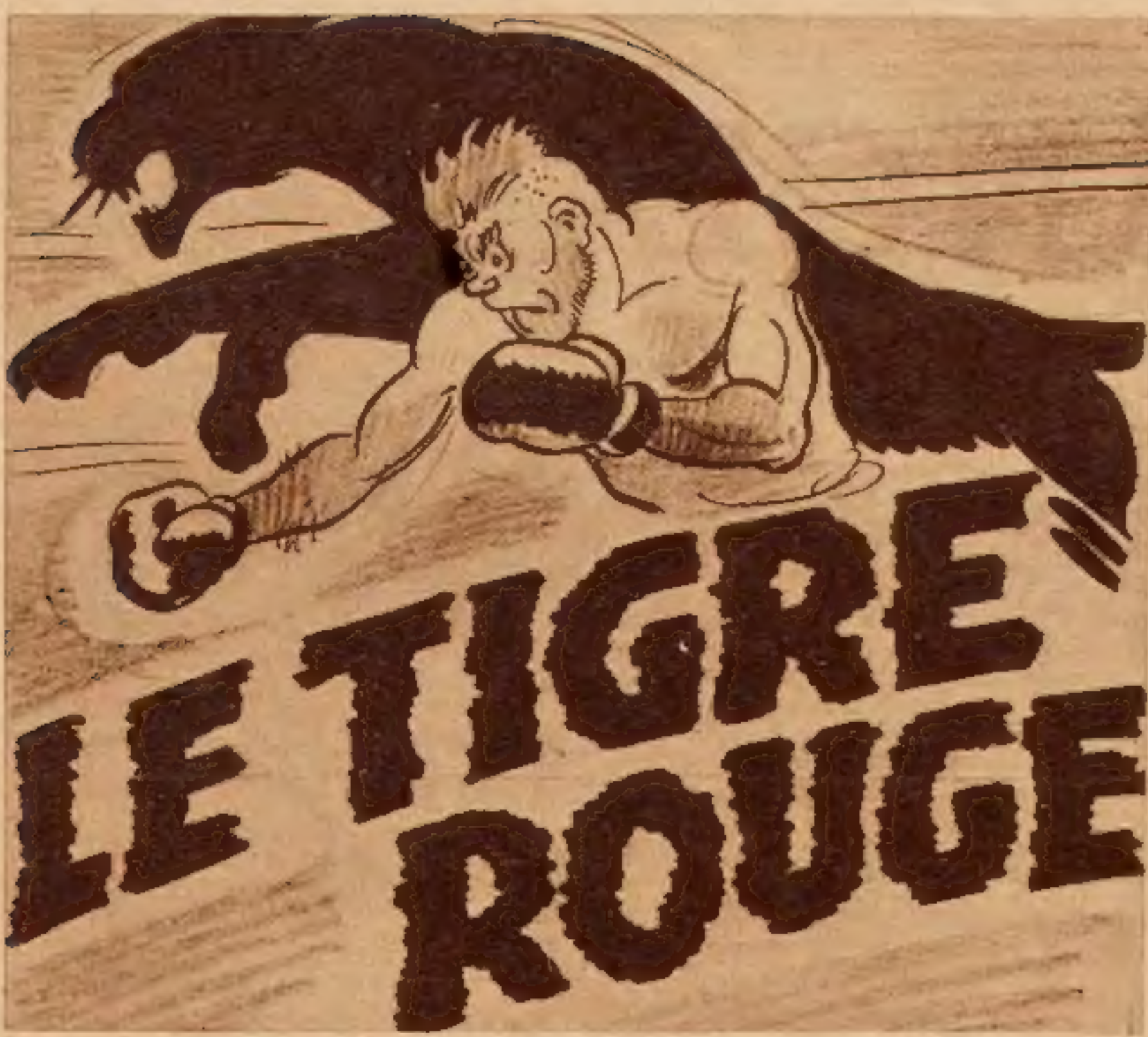
Et, chez les femmes, ce fut naturellement le triomphe de l'imbattable et infatigable championne du monde, Christel Cranz. — L.



Aux Championnats des Pyrénées se sont distingués Jacques Cazaux (ci-dessus), âgé de 14 ans ; Mohaud (à droite au-dessus), champion de slalom ; Armand Bayrie (à droite au-dessous), que l'on voit dans la descente.







Cette histoire est l'une des plus grandes pièces de satire et d'humour que j'aie jamais eu l'occasion de lire.

Son auteur, l'Américain Don Skene, est un journaliste. Il demeura longtemps à Paris en qualité de correspondant, avant de retourner aux Etats-Unis pour prendre la direction de la rubrique « Boxe » de la New-York Tribune. Ses « papiers » laissaient deviner le romancier qu'il était appelé à devenir. Son Tigre rouge demeura en son genre comme une manière de classique de la boxe.

Mais ce livre a un autre mérite. C'est l'histoire de la boxe écrite par un homme qui connaît son sujet. Don Skene connaît les « gladiateurs ». Il sait comment ils agissent, et parlent, et pensent. Il comprend leurs fantaisies et leurs faiblesses. Mais il a démontré, dans ce Tigre rouge, qu'il comprend plus particulièrement encore « le manager » et les voies mystérieuses par lesquelles il fait passer ses poulains.

Il est probable que nous n'avons rencontré aucun des personnages décrits par Don Skene, mais il les a dépeints avec une telle vérité, une telle compréhension que j'ai l'impression d'en avoir reconnu quelques-uns...

Don Skene est l'un des plus connus et des plus populaires parmi mes grands confrères américains. C'est un garçon tranquille, modeste, qui semble avoir toujours très peu de choses à dire, mais ses opinions sur le sport ont un poids considérable. Il écrit sans doute d'autres romans — c'est peut-être déjà fait, même — il n'en écrira jamais un plus drôle, ni plus près de la vie...

Je sais que cette traduction n'est pas irréprochable du point de vue du style et de la syntaxe, mais j'ai voulu conserver autant que possible le style de son auteur, ce qui me semblait préférable... Et je me suis souvent arrêté dans ma tâche de traducteur pour rire de tout mon cœur. Je souhaite que le lecteur en fasse autant...

R. E. B.

**D**OC Carey était « bien ». Dans un état voisin de l'euphorie, il regagnait son hôtel, après une « party » qui avait satisfait à peu près tout ce qu'il attendait de ce qui mérite, aux Etats-Unis, le nom de « party ». Comme un gourmet méditant sur une mémorable procession de plats et de vins, Doc Carey, manager de première grandeur, se rappelait les « clous » du programme qui, ces deux ou trois jours passés, lui avaient procuré stimulant et délassément. Sans compter les bagarres obligatoires, il y avait eu une abondance de ces principes essentiels de toutes fêtes : alcool, « dames » et chansons.

En ce qui concerne l'alcool, il y avait eu du « rye whisky », en qualité et quantité suffisantes pour que Doc puisse donner libre cours à ses titaniques talents d'absorption tout en évitant les rigueurs de la gueule de bois. Le « rye » était la boisson de Doc, sa patrie dans l'univers des liquides, son fils favori parmi les breuvages les plus dynamiques de ce monde. Il était d'ailleurs d'esprit tolérant et même internationaliste pour toutes les variétés d'alcools. Ainsi, en son temps, il avait malmené les records des champions locaux les plus fameux, sur le terrain du « Georgia Corn », du tequila mexicain, du rhum et du saké japonais. Mais avec une bouteille de rye, quels qu'en aient été l'étiquette et le contenu, il se sentait armé comme d'Artagnan l'est de son épée fulgurante. Il y avait eu beaucoup de boisson...

Dans le domaine féminin, cette « party » n'avait manqué de rien. L'âme sœur de Doc — du moins celle qui régnait à New-York — était bien là, mais elle n'avait pu réussir à créer rien qui rappelât un monopole sur les activités sentimentales de Carey. Un sérieux challenger, venu de Pittsburg, était demeuré un moment et avait matché l'étoile de l'écurie californienne de Doc. L'éclat de la personnalité du maître de céans avait aussi attiré divers papillons ou scarabées, fleurissant dans des kimono multicolores et surgissant de placards de telle manière que le vaudeville espagnol le plus leste eût paru à côté aussi chaste qu'un banc de square à deux personnes. Doc avait toujours deux mains libres pour les petits « chassés », mais il préférait les poupées rousses, pour peu qu'elles aient un rien de grec. Ces dernières avaient été largement représentées au festin. Il y avait eu beaucoup de « dames »...

Dans le domaine de la chanson, Doc avait deux passions : les balades et les quatuors. Or, sa coupe musicale avait été empli à débord-



der par ces deux émouvantes formes de l'art du « bel canto ». Scat Ketrick, le merle de Scranton, avait été kidnappé trente-six heures pour gazouiller : « Etre loin de vous me brise le cœur », chanson favorite de Doc qui, à l'entendre, s'attendrissait, l'œil embué. Tommy Lyman avait payé son tribut avec « Melancholy Baby », chanson qui avait souvent remis notre homme sur la route d'une vie plus décente et ce pour plusieurs minutes d'un seul coup.

Le quatuor avait été parfait. Joe Desmond, la basse, avait manqué deux représentations au Palace pour apporter son timbre caverneux à la cause commune de l'harmonie. Joe était une basse. Non pas une de ces basses pour soirées de sous-préfecture ; une vraie basse, une basse à donner des frissons le long de l'épine dorsale d'un amateur de quatuor. Mac, le steward, n'avait pas son pareil sur terre, ni au paradis, pour mener un quatuor. Rien ne pouvait le distraire de sa tâche. Il avait mené triomphalement les gars à travers une périlleuse exécution de « Heart of my heart », en dépit de certaines distractions comme son renvoi par le directeur, le vol de sa montre et les éclats d'une bataille rangée avec un groupe non musical, armé de siphons et

de cubes de glace. Willie, le boot-legger, doublait comme baryton et ténor en second. Car Doc se croyait un sacré ténor. Il y croyait avec une profonde et religieuse ferveur, une simple et enfantine foi qui lui était tout jugement, excepté pour le rye, naturellement. Il y avait eu beaucoup de chansons...

La bagarre, aussi, avait été entièrement à son goût, un goût très averti. Doc était très orthodoxe en cette matière. En dehors de l'arène cerclée de cordes de la boxe professionnelle, qui était comparative-ment une affaire morne et ennuyeuse, le Doc était un connaisseur distingué et un fidèle amateur de toutes les formes de combats. Nouées ensemble, les cravates qu'il avaient agrippées de sa main droite avant de cueillir ses adversaires de son punch sournois de gaucher, auraient pu faire une belle écharpe pour la statue de la Liberté. C'était un punch renommé qu'on avait même avantageusement comparé avec le célèbre et court uppercut du droit de Bill Duffy, défendant une juste cause. Le « record » de Doc pour cette « party » comprenait quatre bons « caves », qu'il avait été tenté de ne pas mentionner, la majorité d'un groupe belliqueux de onze marins, deux vedettes de théâtre « burlesque », qui avaient fait des remarques au delà de la frontière que ne doit pas dépasser une dame, et un détective d'hôtel (deux fois, ce dernier).

Les associés de Doc à cette fête marathonnienne avaient contribué à un nombre appréciable de joutes.

Big Eva et « Beefsteak » Charlotte, leur réticule vidé et ensuite secrètement rempli de lourds objets généralement absents d'un sac de dame, s'étaient lancées à la bataille telles des amazones armées de ceste des Grecs, soulevant l'admiration de deux garçons de café allemands qui avaient pourtant vu les Australiens

## ROMAN PAR DON SKENE traduit par Robert BRÉ, illustré par PELLO

qui, traduit, signifie : « Doc est dans la ville ». Cette phrase était l'avertissement à tous ceux présents de laisser tomber toute remarque du Doc susceptible d'amener une bataille. Car dans l'art de faire s'entrégorger deux amis d'enfance, Doc aurait pu rendre à l'ago 200 points de 1.000, un 100 d'as et gagner en jouant de l'autre main au bilboquet. Doc était la bagarre en personne, l'incarnation humaine de la brouille, la provocation descendue sur terre, le maître doseur de la cheddite, de la cordite et de la poudre noire. Son suave système d'un mot ici et d'un mot là aurait transformé Damon et Pythias en une paire de chats sauvages. Une allusion ici, une allusion là, suivant sa méthode patentée, et c'était la bataille. Sa gravité dépendait seulement de la puissance des forces opposées et de la quantité de technique que Doc avait appliquée à son aimable tâche. Il avait été en forme au cours du voyage et laissait dans son sillage une traînée d'amitiés, de miroirs et de nez cassés. Son butin comprenait la rupture de contrat d'un arrière de Yale, la séparation des associés d'un prospère restaurant franco-irlandais, deux voyages à Reno, capitale du divorce, et les germes d'une nouvelle guerre du « milieu ».

Le Doc était enchanté, saoul et débonnaire en rejoignant paisiblement son hôtel.

★

Merle Gillingwater mesurait un mètre quatre-vingt-dix et pesait quatre-vingt-dix kilos, sur la balance de P.Y. M. C. A. après une rude partie de volley-ball. Il travaillait chez le vieux Pop Weezle, marchand d'oiseaux et d'animaux d'agrément, et aimait son travail du jour où il parvint à surmonter sa terreur d'être entouré de lapins blancs, de canaris et de poissons rouges. Il n'avait

gonistes prévoyants allaient rarement plus loin que les noms d'oiseaux. Les nouveaux venus se contentaient prudemment devant la taille de Merle. Quant aux autres, aux anciens, ils avaient trouvé Merle tellement à leur main qu'ils estimaient qu'une décision sur lui n'ajoutait rien à leur réputation. Ainsi Merle atteignit l'âge de vingt-trois ans sans donner un coup ou dire un gros mot, même pour plaisanter lorsqu'il se regardait un peu timidement dans la glace.

Un soir, Merle fut saisi d'un extraordinaire désir d'aventure. Il décida, après quatre-vingt-dix minutes de délibération, d'acheter un journal à ce boucanier au regard sinistre qui tenait ses assises au coin de la rue. Il s'approcha de l'ogre et requit intrépidement un exemplaire de « The Morning Moon » dont une pile énorme était surmontée d'un placard voyant destiné à encourager l'achat de « The Moon », le plus grand journal de l'univers, 2 cents. Pas plus de 2 cents.

Pendant un moment aucune attention ne lui fut accordée par le propriétaire, Senhor Manoel Di Gama Kelly, un ancien Portugais atteint d'indigestion galopante à cause d'une trénesie de tablettes de chocolat, de rhumatisme fulgurant de la jambe droite les jours de la semaine commençant par M., V. ou S. et de maux de tête lancinants, à force de parier sur des chevaux qui s'arrêtaient régulièrement à mi-course pour brouter. Senhor Kelly, l'après-midi précédent, avait fait une remarquable performance sur le nougat aux noisettes accompagné de gâteaux à la noix de coco, et la maison lui avait offert un quart de flan pour son petit casse-croûte du matin. De plus, c'était mardi et Senhor Kelly pensait à l'intelligence du loup qui se ronge la patte pour échapper à la morsure « rhumatismale » du piège d'acier en se demandant si le loup est sujet aux rhumatismes. Enfin « Victorious », sa sélection du jour, courait encore alors que l'ombre couvrait peu à peu la tribune des juges à l'arrivée depuis longtemps déserte du « champ » de Belmont Park. Pour tout dire, Senhor Kelly ne se sentait pas de très bonne humeur. Il désirait être seul avec sa triple douleur. (Voir la suite page 15.)

pas tout à fait peur de rentrer chez lui aux lumières, mais il n'était pas superflu de le tenir par la main quand les voitures des pompiers passaient. Il s'était évanoui un jour qu'un grand policeman avait grogné « Circulez, là-bas », dans sa direction, alors que Merle était prisonnier d'une foule de badauds qui regardaient un homme pousser avec son nez un coffre-fort dans une cave, pour régler un pari datant des dernières élections.

Merle n'était pas une fillette. Il n'était pas efféminé ni anormalement nerveux. C'était seulement un garçon extrêmement timide et timoré, avec un inextinguible désir de paix et de tranquillité. Il évitait aussi soigneusement toute forme de joute verbale ou de rencontre physique avec les autres humains qu'on se garderait de lutter avec un lépreux. La fantasque dame nature l'avait beaucoup aidé à éviter les coups de la vie en lui donnant cet impressionnant gabarit, comme elle donne à certaines créatures une couleur protectrice contre les périls du pôle ou de la jungle.

Etant enfant, Merle eut seulement quelques petites querelles. Les anta-



PELLO.



FRANCE

BELGIQUE



PARC DES PRINCES : France-Belgique (5-3). — D'abord ému, Lienne se reprend fort bien par la suite. Le voici effectuant un blocage sous l'œil de Cazenave et la protection de Mattler, qui s'oppose à l'attaque de Voorhoof.



PARC DES PRINCES : France-Belgique (5-3). — Nouvel arrêt de Lienne, sous la surveillance, cette fois, de Bourbotts, replié, qui le protège de l'assaut de Capella. A gauche : Cazenave ; au fond : Van den Eynde.



PARC DES PRINCES : France-Belgique (5-3). — Cette fois, c'est manqué ! et Lienne, trompé par un rebond de la balle, est battu pour la seconde fois sur un tir de Voorhoof qui donne l'avantage à la Belgique.



PARC DES PRINCES : France-Belgique (5-3). — Lienne s'est lâché et a coiffé sa balle.



PARC DES PRINCES : France-Belgique (5-3). — Une faute flagrante de Dalem sur Vainante, dont Badjou a devancé l'action en dégageant du pied. A gauche : Courtois.



PARC DES PRINCES : France-Belgique (5-3). — Notre défense est encore à l'ouvrage. Mais Lienne est là, et bloque impeccablement devant Capella que Cazenave tient en respect. Tandis que, pour à toute éventualité, Mattler vient se placer dans les buts.



PARC DES PRINCES : France-Belgique (5-3). — Capella fut un des meilleurs avant belges. Sur notre document, il s'assure le meilleur sur Jordan et Mattler en récupérant la passe de son ailier.



PARC DES PRINCES : France-Belgique (5-3). — Quel que semble dire notre photo, ceci n'est pas un but. Badjou a déjà renvoyé la balle que son arrière, qui se replie, dégagera.







EN POINT DE MIRE :

## Antonin Magne

IL est sage, clairvoyant et on le dit mystérieux, machiavélique.

Il est économe et on le prétend grippe-sous.

Il est sans malice et on le montre rusé.

Il est tout simple, enfin, et la légende en fait un personnage compliqué.

Est-il donc défendu d'avoir une vie bien nette, des ambitions modestes, et de fuir les plaisirs ?

Sommes-nous à ce point corrompus sur toutes les coutures et convaincus de nos faiblesses que nous éprouvons le besoin de faire d'un prochain, encore intact, un être surnaturel ?

Antonin Magne n'est pas un sorcier, ni un ladeur, ni un ermite.

Il ne craint pas la vie, et la regarde bien



en face, pour en prendre les bonnes choses, échapper aux mauvaises.

Pour sûr, il a des défauts — ce n'est tout de même pas le messie... — dont le plus marquant paraît être sa jalousie des connaissances particulières dues à son expérience. Il donne rarement un conseil, sinon une indication. Ou s'il se décide, c'est toujours avec l'arrière-pensée de n'en pas dire plus long que la lunule...

Au fait, pourquoi offrirait-il des verges pour se faire fouetter ?

Antonin n'a jamais rien demandé à personne : il a souffert pour apprendre, que les autres en fassent autant, tel est son raisonnement, et il en a fait un article de loi auquel il se soumet toujours.

Il s'en ira, un beau matin, sans réunir la fanfare de Gargan-Livry, et, ce jour-là seulement, on s'apercevra de tout ce qu'il représentait : classe, intelligence, droiture !

« Ce jour-là seulement » pour certains : les lecteurs de Merlin l'enchanteur.

Les autres, qui n'ont jamais « marché » au truc du magicien, n'auront pas à faire de telles constatations.

Ils admirent leur sujet et n'en ignorent rien.

C'est pourquoi ils le défendent... avec la crainte de lui déplaire au plus haut point.

Ils savent que Tonin a, pour toujours, tracé en majuscules sur son front : « Bien faire et laisser dire... »

Encore une combine de « sorcier », quoi !



Depuis qu'Ambrosini a parlé de son film, M. Paul Rousseau n'a pas le sourire. Il garde d'ailleurs un ton prudent. « Je ne parlerai qu'au Congrès », s'exclame-t-il avec grandiloquence. Au Congrès, où on l'écouterait dans un silence réprobateur, c'est à peu près certain. Parce que les esprits sont montés. L'occasion est trop belle, vous pensez bien, de prendre en contre un homme qui n'a cessé, depuis trente ans, de rudoyer les congressistes sans jamais se montrer charitable à l'égard de ceux qui s'expliquent mal ou qui ont la jugeotte à retardement. Paul Rousseau a trop joué au pion irascible. Il est des fantaisies qui se paient, un jour ou l'autre, argent comptant. L'heure est-elle aux règlements de comptes, au sein de l'U. C. I. ?

En Hollande, comme en Belgique, on le prétend, avec avis favorable de l'Italie. La Suisse sera-t-elle pour Paul Rousseau ? Hum ! pas sûr, car Max Burgi est un peu jaloux de l'autorité de son secrétaire général et paraît assez peu disposé à en supporter le joug plus longtemps.

La corde casse, dit-on, à force de tirer dessus.

Et, Paul Rousseau a dû prendre du poids.

Un qui s'en moque, de tout ça, c'est Pierre Georget.

« Je considère que j'ai été fabriqué », déclare-t-il, et je n'ai pas à m'occuper de toutes ces histoires qui ne me regardent pas. On m'a fait une belle rosserie, à Copenhague, je l'ai digérée à grand'peine, qu'on ne m'en parle plus, sans quoi mon indigestion recommencerait... »

Et les pontifes, Georget les a en sainte horreur.

Il ne le dit pas, mais on le devine, et que Paul Rousseau soit « déclassé » à son tour, voilà qui n'est pas pour le chagriner.

Leducq est à Paris.

Et Ville aussi. Ce qui provoque au quartier des coureurs un échange de bons mots, à faire pâlir de rage Michel Pecqueur lui-même. Parfois, pourtant, Leducq montre une mine attristée. Dans ces instants-là, il ne faut pas le chiner sur sa calvitie précoce. C'est

que, s'il n'a plus que deux ou trois cheveux sur le dessus, qu'il cosmétique d'ailleurs avec adresse, Dédé a conservé le punch.

Et, pourquoi se montre-t-il brusquement assombri ? C'est qu'il pense à l'avenir.

Que ferai-je plus tard ? se demande-t-il fréquemment.

Marchand de cycles ? Non...

Bistro ? Ça ne lui dit rien...

Voyageur de commerce ? Le cirque l'a dégoûté des longues tournées...

Alors, journaliste ? Eh ! eh ! ce ne serait pas si bête, et Leducq y songe très sérieusement.

Vous verrez qu'il finira par prendre la plume et entrer dans le clan des critiques — où il sera, du reste, fort bien accueilli, car il est bon vivant, franc, « régulier », en un mot... et bien rigolo à ses heures.

Rien ne va plus entre Speicher et Guimbretière.

Associé à Giorgetti, Guimbretière oublie son routier, qui s'en console d'ailleurs aisément. Car Speicher n'a jamais attendu après quelqu'un pour gagner sa vie. Mais Speicher est furieux de certains propos qu'on lui a rapportés :

« Guimbretière se plaint, lui a-t-on dit, que vous n'avez pas partagé vos contrats avec lui comme il touchait beaucoup moins... »

Le champion de France sur route s'est écrié :

« Eh, quoi ! Guimbretière partagerait-il avec Bibi le montant de son contrat des Six Jours de Copenhague qu'il est allé courir sans moi ? »

Bref, comme sur les changes, il y a plutôt tension entre les deux hommes.

Ce qui arrange nos affaires.

Dame, Speicher et Guimbretière ne s'étaient-ils pas promis d'acheter un Match pour eux deux ?

Au fait, Speicher est revenu enchanté de son voyage en Afrique du Nord.

Nos lecteurs se souviennent que, la semaine dernière, Speicher leur a fait pas mal de confidences sur Bartali et Sylvère Maes qui étaient ses compagnons de tournée.

Il nous en a raconté bien d'autres...

« Le plus bath, nous a-t-il encore confié, ce sont les voyages. Dix heures pour faire trois cents kilomètres, ça ne vous dit rien ? Si encore ses compagnons avaient su jouer à la belote... Mais pensez-vous, rien, ils n'y connaissent rien. Alors, toujours parler vélo, toujours parler du Tour de France, à la fin j'en avais assez... »

— Et, que faisiez-vous pendant un aussi long trajet ?

— Rien, ou plutôt si, je comptais les fois où Bartali invoquait la Madone et...

— Et quoi ?

— J'ai pas su compter assez loin... »

On doit, avec cette tournée fort réussie en Afrique du Nord, réhabiliter l'organisateur Mille qui fit tant d'ennuis à Archambaud,



Dans la vieille ville de Casablanca, Bartali regarde curieusement une Mauresque portant son enfant sur le dos.

alors qu'il s'occupait de vélodromes luxembourgeois.

Mille, fut, en effet, « très régulier » à l'égard de Speicher, Bartali, Sylvère Maes et Guerra. Ils touchèrent les cachets prévus rubis sur l'ongle. Ils eurent l'avion payé aller et retour, et Mille a pu écrire à un confrère parisien, en parlant des coureurs :

« Vous voyez bien, ils ne sont pas revenus à la nage... »

Ce qui est tout de même plus prudent dans une Méditerranée un rien infestée de sous-marins, torpilleurs et autres contre-torpilleurs. Une torpille perdue est si vite arrivée.

On pourrait croire à une blague : un coureur belge vient de faire les Six Jours pour cent dix francs.

Quand il a eu payé tous ses frais, c'est exactement ce qui lui est resté, les organisateurs ne l'ayant pas indemnisé intégralement.

Cent-dix francs pour six jours, un peu moins de vingt francs par jour, un peu moins d'un franc de l'heure...

De quoi faire la grève sur le tas, en vérité, et sans montrer un mauvais esprit.

Cent-dix francs pour une course de six jours... C'est à se demander si on ne se paie pas un peu la tête des malheureux « écu-reuils » qu'on invite à tourner pendant cent-quarante-quatre heures.

Pour cent-dix francs, tourneriez-vous seulement une petite nuit de rien du tout ?

FELIX LEVITAN.

## Les animaux font du sport

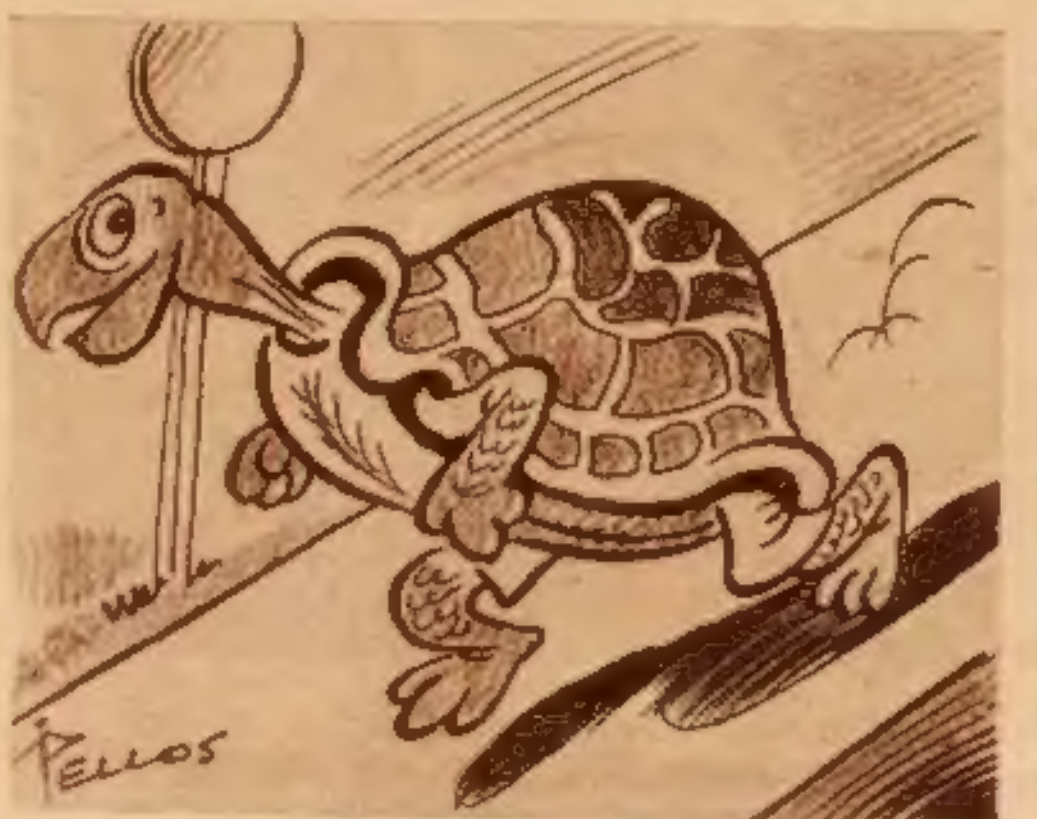
### Un cent mètres: Lièvre contre tortue.

Il y a un pourcentage incroyable des êtres vivants en ce monde, qui ont un naturel sportif. Comme disait ma grand-mère, c'est le bon Dieu qui a voulu cela. On m'objectera que cette qualité n'est pas évidente chez les mollusques. Mais nous laisserons ces pauvres types pour ce qu'ils sont. La vie s'épanouit heureusement ailleurs qu'au fond d'une coquille. Le vaste espace lui est offert.

Tout être qui possède ce merveilleux ressort qui s'appelle le muscle, et le sent et le sait, a tendance naturelle à le faire jouer. Il s'en sert pour maints usages : besoin ou plaisir. Plus il s'en sert, mieux il s'en sert ; plus le muscle lui est utile ou plaisant.

Nos amis les animaux, comme nous le verrons, sont tantôt de joyeux amateurs, tantôt de remarquables professionnels du sport en sa riche diversité. C'est un chapitre d'histoire naturelle fort curieux, où le plus pénétrant des observateurs, qui avait le manie, pas si bête que ça, de faire parler les bêtes, n'a pas manqué de mettre son nez chaussé de bonnes lunettes. Ce n'est pas du tout pour rimer une babiole que le fabuliste a décrit le match fameux : lièvre contre tortue.

Diabord, cette prétention de disputer un cent mètres et de gagner dans un fauteuil, le lièvre le portait, l'ose dire, dans les muscles de ses jarrets.



Voilà ce que l'excellent reporter La Fontaine a parfaitement saisi. Mais pourquoi la tortue ?

Parce que, chez les animaux aussi, existe, en face du sportif trop sûr de son muscle jusqu'à en être fou, le sportif méthodique qui ne perd pas une once des moyens dont il dispose. Quoi qu'on en pré-tende, ce n'est pas toujours le meilleur muscle qui gagne ; c'est souvent le muscle le mieux dirigé. Si vous m'en croyez, la tête sage de la tortue a mérité sa victoire sur le muscle brillant du lièvre.

Quand il m'apprit à conduire, je me souviens qu'un vieux du volant me répétait obstinément, sur un ton de haut-parleur : « Ayez donc, monsieur, vos pieds dans votre tête ! » Le sportif est plus sûr d'être content d'avoir gagné la course, qui sait avoir... sa tête dans ses muscles.

La tortue n'était certes pas particulièrement musclée, mais elle était régulière. Elle avait de la discipline sous sa froide carapace, comme un sportsman des îles britanniques. Yes ! Elle avait, autant que le lièvre, foi dans sa victoire. Elle avait dans ses muscles, moins que le lièvre, la capacité de vaincre. Elle avait, plus que le lièvre, de vertu sportive.

La morale et les moralistes sont bien ennuyeux ! Mais est-il plus vivante et passionnante école de morale que le sport ? C'est tout profit de s'instruire à cette école-là.

ROBERT VEYSSIE.

## AUTOUR de deux accidents

Le sport cycliste a fait, en dix jours, deux victimes : les jeunes coureurs Vauquelin, 17 ans et demi, et Guillou, 19 ans, tués l'un à l'entraînement, l'autre en course. Et l'on s'émeut, fort justement, parce que ces cas sont extrêmement rares d'abord, mais surtout parce que les deux accidents mortels dont nous parlons se sont produits à dix jours d'intervalle et qu'ils font deux victimes de deux coureurs assez peu expérimentés sur la piste. On discute donc sur les causes de ces accidents. Et ces discussions doivent amener à chercher le remède, pour éviter, dans toute la mesure du possible, de nouveaux accidents de ce genre.

Une enquête au vélodrome donne un résultat très net : le casque, mal attaché, mal posé, a provoqué les deux accidents : pour Vauquelin, rupture des dernières vertèbres ; pour Guillou, fracture du rocher. Le casque de ce dernier s'était détaché au moment de l'accident. On a immédiatement trouvé, sinon une solution, du moins un aménagement de la courroie qui retient le casque. En la doublant, elle passera en avant et en arrière de l'oreille, donnant ainsi un point de fixation supplémentaire.

Comme nous parlions de l'allègement constamment recherché des vélos de piste, allègement peut-être excessif, Georges Paillard, qui, comme doivent le faire les stayers, prend toutes précautions désirables pour que l'équipement de ses vélos soit parfait, n'hésite pas à nous dire que maints accidents, moins graves certes, mais dangereux toujours, ont été causés par la négligence des jeunes coureurs qui ne songent pas assez au parfait état de leur matériel : les boyaux mal collés sur la jante, notamment, ont provoqué des chutes parfois assez sérieuses.

Francis Pelissier, qui vient souvent assister aux réunions du dimanche et qui, en quinze ans de courses, n'a pas été témoin d'accidents du genre des accidents dont on parle, estime que certains jeunes ont le tort d'adopter une

position qui ressemble assez à la position qu'avait Beyle, celui que l'on appelait « le dragon », sur son vélo ; selle haute, guidon bas, tête et buste plongeant à l'avant. Mais Beyle était grand ; des coureurs petits de taille ne voient pas toujours, avec cette position, ce qui se passe devant eux.

Et voici trois points sur lesquels l'attention se trouve appelée : mauvaise fixation du casque : elle est due à la négligence ; mauvais entretien du matériel : il est dû à l'insouciance ; position dangereuse à vélo : elle a pour cause la croyance en l'efficacité de n'offrir au vent que l'obstacle le plus réduit. Trois points qui devront attirer l'attention des commissaires de course, qui s'en préoccupent, d'ailleurs, de l'U.V.F., qui ne peut manquer d'intervenir pour réglementer de façon plus précise et le port du casque et, peut-être, les dimensions des cadres, comme il a été fait, avec d'excellents résultats, pour les stayers. L'U.V.F. n'a jamais empêché de tourner en rond ; elle y encourage même. Mais elle n'hésitera sans doute pas à tenter de limiter le nombre et la gravité des accidents qui peuvent survenir à ceux qui tournent en rond.

RENE BIERRE.

Le prochain tirage de la LOTERIE NATIONALE aura lieu le 8 février, à 21 heures, salle Pleyel, 252, Faubourg Saint-Honoré, Paris.

CHOUROUTE  
**OLIDA**  
LARD MAIGRE



# 15 ANS APRÈS...

## Que sont devenus les champions de 1923?



Gleizes



Routis



Mascart



Bretonnel



Francis Charles



Carpentier

Poursuivons notre enquête et voyons, après les footballeurs, les athlètes, les cyclistes et les nageurs, ce que sont devenus les champions qui conquièrent des titres nationaux ou mondiaux, il y a quinze ans. Aujourd'hui, nous allons passer en revue : boxeurs, rameurs, tennismen, cyclo-crossmen.

Quinze ans ont passé déjà et très peu de ceux qui illustrèrent le sport à cette époque sont encore en activité, mais on doit toutefois faire exception pour les tennismen dont une grande partie continue encore à pratiquer le sport qui les mit en vedette.

### BOXE

L'année 1923 fut fertile en grandes rencontres de boxe. C'était l'époque où Georges Carpentier brillait au firmament pugilistique, et où, battant par k.o. Marcel Nilles, il devenait champion de France des poids lourds et éternait son titre quelque temps après en battant par k. o., au premier round, le champion britannique Joe Beckett. Dans les catégories inférieures, Routis, Mascart et Francis Charles connaissent maint succès.

Les champions de France étaient alors : mouches, Gleizes ; coq, André Routis ; plume, Edouard Mascart ; légers, Bretonnel ; mi-moyens, Paul Brévières ; moyens, Francis Charles ; mi-lourds, Bonnelle ; lourds, Carpentier.

Le champion de France poids mouches Gleizes a abandonné les gants, mais reste toujours dans les milieux sportifs. Il est, en effet, maître-nageur à la piscine Edouard-Pailleron. Son prédécesseur au palmarès, Bouzonnie, continue à se maintenir en forme en donnant en ville des leçons de culture physique et des leçons particulières de boxe à ceux qui désiraient marcher sur ses traces.

André Routis, champion de France des coqs, qui devait devenir, en 1928, champion du monde des plumes, n'a pas abandonné les milieux sportifs. Certes, depuis bientôt sept ans, le Bordelais ne boxe plus, mais tous les sportifs jeunes et anciens se retrouvent bien souvent chez lui... dans son bistro : Routis ayant ouvert un café fort achalandé, à quelques mètres du palais des Sports. A son instar, le Nordiste Mascart, qui fit à l'époque les beaux soirs du Palais des Sports, s'est, lui aussi, installé bistro, mais dans le Nord, son pays.

Le champion de France des légers : Bretonnel, mourut tragiquement il y a quelques années. Quant à Paul Brévières, lui aussi a renoncé au ring et est aujourd'hui ajusteur de précision dans une usine de Courbevoie ; il est un des plus fidèles spectateurs des réunions pugilistiques.

Tous les sportifs connaissent la situation douloureuse du pauvre Francis Charles, ex-champion de France des poids moyens, dont le palmarès fut des plus élogieux. Il dut, en effet, abandonner la boxe, souffrant des yeux et, devenu aveugle depuis, Charles subvient à ses besoins en exerçant, et très difficilement, la profession de marchand des quatre saisons. Les habitués de Montmartre et de la rue Lepic, plus particulièrement, ont chaque jour l'occasion de voir le pauvre Francis Charles exercer sa nouvelle profession.

Bonnelle, qui succéda à Morel au Championnat de France des mi-lourds, ne fit que de courtes apparitions dans le monde pugilistique. Il est resté néanmoins dans le métier, et comme prévôt enseigne la culture physique et les sports aux sociétaires du Cercle Hoche.

Il n'est peut-être pas inutile de nous étendre longuement sur le champion de France des poids lourds 1923. La carrière de notre international Georges fut si brillante qu'elle est pré-

dans les rubriques de tennis de la presse spécialisée.

Le championnat sur terre battue donna les résultats suivants : simple, Blanchy ; double, Blanchy-Samazeuil ; dames, Suzanne Lenglen ; double dames, Lenglen-Vlasto ; double mixte, Lenglen-Brugnon.

Blanchy se rend encore assez régulièrement sur le court et, la raquette en main, dispute des rencontres dans les équipes de vétérans. Il joue d'ailleurs chaque saison les matches des International Clubs franco-anglais. Son équipier en double : Samazeuil, continue à pratiquer assez irrégulièrement le tennis, mais par contre, il est devenu un canoëiste fervent. Le Bordelais traite, avec compétence, du tennis dans les colonnes d'un hebdomadaire sportif parisien.

Suzanne Lenglen, qui figure au palmarès des trois championnats, si elle ne dispute plus de compétitions, enseigne maintenant aux autres la meilleure manière de marcher sur ses traces, sinon de faire... mieux qu'elle ; ce qui nous paraît difficile. Suzanne Lenglen a fondé une école de tennis où ses élèves sont assez nombreux.



Suzanne Lenglen



Lily Vlasto



Lacoste

sente à la mémoire de tous les sportifs, même les moins avertis. L'ex-aviateur-rugbyman-boxeur abandonna le sport auquel il dut tous ses succès il y a maintenant dix ans. Après avoir été en Amérique, après avoir figuré brillamment sur des scènes de music-hall, joué avec succès des rôles de vedette, sur l'écran, Georges Carpentier a ouvert un bar très élégant, rendez-vous de l'aristocratie sportive, à quelques pas de la place de l'Étoile, aux Champs-Élysées même.

### TENNIS

C'est certainement dans le sport qu'ont illustré ces dernières années les Borotra, Brugnon, Cochet, Lacoste et autres Suzanne Lenglen, que les champions durent le plus longtemps. Un rapide coup d'œil sur le palmarès des championnats de 1923 vous étonnerait, car les noms qui y figurent paraissent encore assez régulièrement

Mlle Vlasto, qui fut coéquipière de Lenglen, est aujourd'hui devenue Mme Serpieri, et, retirée en Grèce, a définitivement renoncé, du moins comme compétitrice, au tennis. Quant à « Toto » Brugnon, il reste encore, à l'heure actuelle, un des meilleurs représentants du tennis français dans les compétitions internationales et n'a nullement l'intention de « raccrocher ».

Les championnats sur courts couverts eurent pour vainqueurs : simple, Lacoste ; double, J. et E. Borotra ; mixte, Mlle Bourgeois-Henri Cochet ; dames, Mme Golding ; double dames, Mmes Danet et Lebesnarts.

René Lacoste, à la suite de son mariage, a renoncé au tennis, mais non au sport, car sur les links de la région parisienne et des grandes stations françaises, au côté de sa femme, on peut le voir faire excellente figure dans les

compétitions de golf. L'ex-capitaine de l'équipe de France occupe une situation importante dans l'administration des Chantiers de la Loire.

Edouard Borotra continue la pratique du tennis, en même temps qu'il fait marcher de pair les affaires industrielles dont il s'occupe. Quant à Jean Borotra, on sait que, sans le stupide accident de ski qu'il vient de subir aux sports d'hiver, il serait, ce mois-ci, un de nos représentants dans la Coupe du Roi de Suède. C'est dire que le « Basque bondissant » est toujours une des grandes vedettes du tennis français et international.

Mlle Bourgeois, devenue Mme Le Quellec à la suite de son mariage, a abandonné la raquette pour le club et maintenant parcourt, non plus les courts, mais les links, à l'instar de son mari, champion de golf. Henri Cochet continue en France et par le monde sa propagande en faveur d'un sport où il tira honneurs et profits. Passé professionnel, le Lyonnais se défend avec des chances diverses au côté des Tilden, Vines, Perry, etc. Tout ceci sans négliger ses affaires d'articles de sport.

Mme Golding pratique encore de temps en temps, pour son plaisir, imitée en cela par Mme Danet que l'on peut voir assez régulièrement jouer d'amicales parties.

### AVIRON

Plus un seul de ceux qui furent champions de France en 1923 ne continue à ramer en compétitions. Stock, qui fut champion de France de skiff, a renoncé à filer sur l'eau pour les planches. Il était, ces derniers temps encore, acteur dans un théâtre parisien. Detton, qui en sa compagnie gagna le titre national en double scull, est mandataire aux Halles et ne rame plus que pour son plaisir. Les Nordistes Constant et Talleux, qui remportèrent le championnat en deux de pointe, sont restés dans le bain. S'ils ne rament plus en compétition, les deux sociétaires de l'Emulation Nautique de Boulogne en sont devenus dirigeants : Constant, secrétaire, et son camarade Talleux, membre du bureau ; et tous deux aident de leurs conseils les jeunes rameurs.

### CROSS CYCLO-PEDESTRE

En 1923-24, Gaston Degy remportait le Critérium international devant le Belge Moerenhout. Gaston Degy est toujours dans le cyclisme, mais il ne court plus et s'occupe de faire courir les autres, car il est devenu manager cycliste et possède dans son « écurie » nombre de champions réputés.

Roger Lacolle, qui fut champion de France, a renoncé définitivement aux compétitions, de même que le « vieux Gaulois » Eugène Christophe, vedette, à l'époque, du sport cher à Daniel Gousseau. Mais Christophe enfourche encore presque chaque jour sa bicyclette, soit pour des sorties, soit pour des randonnées touristiques, et bien souvent pour suivre et conseiller les jeunes espoirs du cyclisme, car l'Ex-Tour de France est, depuis plusieurs années, conseiller technique des amateurs français dans les grandes compétitions, telles les Jeux Olympiques.

(A suivre.)

RENE MOYSE



Stock



Detton



Degy



Lacolle



Christophe



# UN PASSIONNANT FRANCE-BELGIQUE

QUE LES TRICOLORES ENGAGENT SANS GRAND ENTRAIN  
QUOIQ'ILS GAGNENT FINALEMENT DE PLUSIEURS LONGUEURS

**Le Luxembourg étant battu chez lui par nos « cadets »  
nos sélections ont fait coup double**

Le meilleur France-Belgique que, pour ma part j'ai vu, nous venons de le vivre dimanche au Parc des Princes. Quand je dis « nous » je pourrais préciser : « une foule record ». Car, sans pouvoir encore décompter le nombre d'entrées au match qui vient de se dérouler et que la France a gagnée sur sa rivale d'outre-Quévrain, par 5 à 3, je suis déjà informé en traçant ces lignes que le record de recette est battu et qu'on a dépassé 629 000 francs. Record de recette non seulement en ce qui concerne France-Belgique, mais en ce qui concerne également tous les matches internationaux disputés dans le passé par l'équipe de France.

Sur le terrain humide, mais non lourd, du Parc des Princes, que s'est-il passé ?

Un match passionnant s'est déroulé sous la direction du referee Jewell.

Les Belges nous avaient dit : nous n'aurons qu'une tactique : « l'attaque ». Ils eurent en effet cette tactique. Mais ils n'en eurent pas d'autre. Et c'est ce qui causa leur perte.

D'abord, le sort sembla tourner en leur faveur. Leur première mi-temps avait été impressionnante. Quoique la marque ait été de deux buts à deux, ils avaient dans l'ensemble dominé. Ils avaient occupé plus longtemps notre terrain que nous le leur. Quand ils rentrèrent sur le ground après un long repos, ils avaient le sourire aux lèvres.

En cinq minutes, l'équipe de France avait porté à son adversaire l'attaque décisive. Elle avait obtenu deux buts et pris le match en main. Le sort avait changé de camp. Le combat, d'âme. Longuement, le onze tricolore manifesta sa supériorité.

D'un bout à l'autre du match, le onze belge avait voulu attaquer. La tactique des tricolores fut différente. Elle changea du tout au tout, de la première à la seconde mi-temps. D'abord, notre équipe prit une formation défensive. Ainsi les visiteurs purent-ils dominer à leur aise, mais sans réussir toutefois à marquer plus que nous.

Après le repos, au lieu de se cantonner dans un petit jeu de courtes passes au centre, ce sont de longs services que Jordan adressa directement à ses ailiers ou très en avant à son avant-centre. Alors la foule comprit que cette fois le défaut de la cuirasse était trouvé, tant nos trois avants de pointe, Courtois, Nicolas et Veinante, manœuvraient avec habileté leurs adversaires.

Une partie de football, je l'ai dit et redit, c'est en seconde mi-temps qu'elle se gagne. Comme devant la Suisse, c'est en seconde mi-temps que le onze tricolore a gagné. Et cette constatation a son importance, croyez-moi.

Prenons maintenant les buts dans leur ordre. Mattler, ayant perdu le toss, et notre équipe jouant contre le vent, c'est quand même elle qui ouvre le score à la septième minute.

Ce premier but, il est aussi beau que le premier but marqué aux Hollandais à Amsterdam. Il est le fait de deux hommes : Nicolas et Courtois. Mais, tandis que, sur le Stadium où se dérouleront les matches du Tournoi olympique de 1928, Courtois fit marquer Nicolas, cette fois c'est Nicolas qui fait marquer Courtois, grâce à une passe en profondeur admirablement conçue et réalisée.

Il faut attendre la vingtième minute pour que le score change. Déjà, à plusieurs reprises, Capelle a rabattu la balle en arrière vers son capitaine Braine et ce dernier a tenté sa chance par des shots à distance. La même phase de jeu est répétée. Cette fois, Raymond Braine trouve le trou et place un shot d'une vingtaine de mètres, qui, en dépit d'un plongeon de Liense, vaut un but à nos rivaux et égalise la marque.

C'est le moment où la défense française flotte quelque peu. Nous n'avons plus notre « ligne Maginot », puisque Di Lorto, blessé de façon imprévue quarante-huit heures plus tôt, alors qu'il s'amusait avec ses camarades, n'est pas là. On s'en rend compte. Ce n'est plus la même homogénéité que nos lignes arrière.

Sur un mauvais dégagement de Liense, Voorhoof reçoit la balle. Il fait quelques pas. Il a le champ libre devant lui. De 25 mètres il place un shot que Liense aurait dû normalement parer. Mais notre gardien de buts est masqué. Il va vers la droite alors que la balle se dirige vers la gauche. Quand il se rend compte de son erreur, il est trop tard. Le voilà pris à contre-pied et la Belgique compte un second but.

Elle continue de dominer. Mais, vivement encouragée par ses milliers de supporters l'équipe de France se ressaisit. A sept minutes de la mi-temps, une belle attaque se développe. Jordan, d'une longue passe du pied gauche, sert Courtois à l'aile. Ce dernier, après s'être débarrassé de deux adversaires, centre sur Nicolas. Le jeune Rouennais shoota. Badjou pare en plongeant. Mais il ne peut se saisir de la balle. Et Veinante est là, à point nommé, pour l'expédier dans les filets.

## Un triple ban pour l'Équipe de France

Messieurs les joueurs de l'équipe de France de football vous avez droit à un triple ban d'enthousiasme. Vous avez livré à vos camarades belges une jolte et dure bataille que le vent de tempête et les averse de grêle rendaient plus difficile encore, et vous avez triomphé, de haute lutte, marquant 5 buts contre 3. Mais ce n'est pas seulement pour cette incontestable victoire que je tiens à vous féliciter, c'est pour votre ardeur toujours correcte, pour votre moral impeccable et pour la bonne volonté avec laquelle vous avez essayé de faire du beau jeu. Vous n'y avez pas toujours réussi, mais, à plusieurs reprises, l'intelligence des ouvertures, la subtilité des avances, l'habile opportunité des offensives ont obtenu des résultats concrets et flatteurs. Au début de la partie, j'avais tendance à croire les Belges meilleurs tacticiens, meilleurs attaquants aussi. Ils se donnaient au combat avec une flamme, un allant et une décision qui semblaient dignes du meilleur sort. Puis, en seconde mi-temps, après une première partie somme toute très égale, voici que les Français, déchaînés, marquaient, coup sur coup, deux buts magnifiques. La beauté des passes, la netteté des shots, la parfaite coordination des efforts trouvaient dans ces deux buts à la fois une récompense et une consécration.

J'ai rarement vu jouer Nicolas, Courtois et Veinante avec une telle résolution, une telle maîtrise aussi. Certes, les galopades effrénées, les trouées parfois heureuses, parfois ratées des inlassables Inters Ignace et Heisserer méritent des éloges. Mais la fermeté d'un Nicolas, ses fulgurantes interventions ou ouvertures, l'habileté, la virtuosité de Courtois, et, en seconde mi-temps, le jeu complet de Veinante m'ont particulièrement emballé.

Il n'y a que des compliments à adresser aux deux, dont le travail ingrat fut plus ou moins

heureux, et à ces deux grands arrières que sont Cazenave et Mattler. Et le brave Liense, somme toute, a été brillant et sûr, à part une ou deux erreurs.

Devant nos tricolores déchaînés, allant à une fougue acrobatique des qualités techniques indiscutables, les Belges ont baissé pavillon, non sans avoir lutté avec un acharnement héroïque. Le sort leur eût été plus clément s'ils s'étaient moins attardés aux fioritures des passes latérales ou en retrait qui permettaient à nos arrières de se reposer en temps voulu. Mais ils ont eu de très belles périodes, un jeu bien soudé et des interventions de Braine, de Voorhof et de Capelle extrêmement dangereuses. A la mi-temps, en toute franchise (2-2), tous les espoirs leur étaient permis. C'est l'irrésistible vague d'assaut des Français au début de la seconde mi-temps qui décida de la pacifique victoire. Cela dura dix minutes, mais dix minutes extraordinaires, où le vent de la panique semblait souffler sur le team belge. Puis l'intensité du jeu diminua. Sa qualité aussi. Mais la partie était jouée.

La foule manifesta à plusieurs reprises sa joie profonde. Plus de 40.000 spectateurs vibrèrent à tout instant. L'arbitrage de M. Jewell, Anglais, fut large et impartial. Ah ! oui, une belle journée pour le football français. Battre le même jour la Belgique par 5 à 3 et le Luxembourg par 4 à 0, voilà un bon résultat. Cela nous montre qu'on n'obtient rien sans persévérance ni travail. La Fédération — et la presse — ont habitude nos joueurs à prendre leur tâche au sérieux, à ne jamais croire qu'on avait gagné d'avance. Les performances de l'équipe nationale accusent une courbe flatteuse. Nous pouvons nous en vanter sans la moindre contrainte.

RENE LEHMANN.

Lorsque la partie reprend, les tricolores, ne l'oublions pas, bénéficient à leur tour de l'avantage du vent. Ils attaquent à fond. La balle est expédiée vers les buts belges, renvoyée. Sans que l'on puisse dire absolument qu'il s'agisse d'un cafouillage, le cuir passe d'un pied à l'autre, jusqu'à Heisserer qui marque.

Ce n'est pas fini. A la cinquième minute, sur corner, Courtois botte bien la balle et donne l'occasion à Veinante de réaliser un quatrième but imparable.

Cette fois, la partie apparaît bien jouée. Pendant de longues minutes la domination des tricolores s'affirme. Puis le temps se gâte. Il bruine. Il pleut. Il grêle.

A la trente et unième minute de cette seconde mi-temps, recevant un centre de la droite, Van den Eynde est assez habile pour placer le cuir hors de portée de Liense. Du

coup, nos hommes se retrouvent. Veinante qui a une fin de match splendide passe toute la défense adverse et centre en retrait. Heisserer détourne la balle qui parvient jusqu'à Ignace lequel marque un cinquième but. Ce sera le dernier.

Chez les vaincus, la défense fit tout son devoir. On ne voit vraiment guère ce qu'on pourrait reprocher à Badjou qui eut plusieurs parades de premier ordre, à Paverick et à Smellinckx qui accomplirent sans faiblir une besogne des plus rudes. D'autant plus que la ligne de demis, suivant les ordres tactiques reçus, se portaient trop en avant et qu'ainsi nos trois avants de pointe étaient souvent démarqués.

Gommers, qui faisait ses débuts au poste de demi-centre, fut médiocre dans la première mi-temps. Mais il se reprit largement par la suite. L'attaque a quelque peu déçu. Un Van

den Eynde n'est plus dans sa belle forme passée. Van den Wommer est un joueur d'avenir, mais pas encore aguerri. Capelle joua le rôle qui lui était dévolu, avec beaucoup de conscience, mais peu d'efficacité. Les hommes les plus en vue de la ligne furent Braine vers qui l'on joua trop, toutefois, et Voorhof, qui resta un attaquant extrêmement dangereux.

L'équipe de France, il convient d'abord de lui faire des éloges. Car si elle a mis du temps à trouver son assiette, elle s'est ensuite nettement imposée. Liense a commis une erreur sur le second but qui lui fut marqué, mais le reste du temps il s'est fort bien débrouillé. De Cazenave et Mattler, qui ont formé une paire d'arrières puissante et avisée, c'est Cazenave qui s'est mis le plus en relief cette fois-ci, par ses détentés et son splendide jeu de tête. Bourbotte a fait un bon match et les débuts de Marchal au poste de demi-gauche ont été prometteurs. Si le Messin, en effet, a mis du temps à se mettre au diapason, sa fin de partie a été excellente.

Quant à Jordan, le voilà installé comme pilier de l'équipe tricolore. Et l'on peut vous dire qu'il y restera.

Dimanche, nos trois avants de pointe, Courtois, Nicolas et Veinante, se sont montrés sous un jour remarquable. Veinante a été surtout bon en seconde mi-temps. Alors, il se balada littéralement. Nicolas, qui n'a pas marqué de but, a compté dans la plupart et ses ouvertures vers les ailiers ont été deux fois sur trois superbement réussies. Mais c'est Courtois qui s'est le plus mis en vedette.

MARCEL ROSSINI.

## Nos cadets aussi l'emportent à Luxembourg

(Luxembourg (de notre envoyé spécial).)

Les cadets tricolores, décidément, ne veulent pas être en reste avec leurs aînés. Vainqueurs, le 10 octobre dernier, de la Suisse B (3-2), ils viennent à nouveau de se couvrir de gloire en l'emportant, sans bavure, par 4 buts à 0, sur nos voisins luxembourgeois.

Victoire que l'on attendait, mais qu'on ne pensait pas devoir être aussi nette. Victoire qui démontra une nette supériorité individuelle et d'ensemble de nos représentants.

Dès le début, les tricolores prirent le commandement des opérations. Pratiquant par passes au sol, opportunes et bien dirigées, ils maintinrent longtemps en haleine la défense adverse. Par deux fois, Bigot manqua de peu d'utiliser cet avantage territorial marqué. Et ce n'est que sur les longs dégagements de Hoscheidt et des frères Majerus que les attaquants locaux réussirent à incursionner dans la surface de Da Rui. Mais celui-ci et ses compères Ben Bouali et Franquès se montrèrent chaque fois intraitables.

Il fallut pourtant attendre une demi-heure avant que Brusseau, sur passe de Bigot qui avait été servi par Povoin, ouvre le score. But qui mit nos cadets en appétit et leur donna plus de mordant encore. Si bien que peu avant la pause, sur une belle action : Bigot, Klein, Asnar, ce dernier marquait à nouveau.

La seconde mi-temps devait être plus favorable au Luxembourg qui joua mieux. Sans que la ligne d'avants, qui manqua d'opportunisme et d'autorité, devant une défense particulièrement décidée réussit à concrétiser quelques jolis mouvements.

Cependant que Klein, puis Asnar, aux neuvième et quarante-quatrième minutes portaient à quatre la marque en notre faveur.

REMY HUGUES.

## Un coup pour rien chez les leaders de seconde division

Le championnat de seconde division n'a pas chômé en cette journée internationale.

Sans pour cela que des changements importants aient modifié le classement, où seul Toulouse — par sa victoire attendue sur le C. A. Paris, décidément en mauvaise posture — a réellement progressé, passant de la septième à la quatrième place.

Toulouse confirme qu'il sera un rival dangereux pour Le Havre, Saint-Etienne et Reims, qui, respectivement victorieux de Nancy (jeudi), Arras et Mulhouse conservent les mêmes écart de points.

De son côté, Nancy qui semble se reprendre, et vaut mieux que son classement actuel, a confirmé l'excellente impression qu'il laissait jeudi au Havre en battant aisément Caen. Cependant que Nice, qui a bien besoin aussi de points, causait une des deux surprises de la journée par son score de 5 à 1 au détriment de Dunkerque.

L'autre surprise, moins saisissante pourtant est la défaite nette de Rennes des mains de Colmar (2-0).

Tourcoing réussit à doubler son capital en réalisant avec Alès un match nul, plus à son honneur qu'à celui des Cévenols.

RENE GUIMIER.



PARC DES PRINCES : France-Belgique (5-3). — « Pourquoi pas moi ? » s'est dit Ignace. Et, à son tour, il marque un but, le cinquième des Français, le dernier du match.



PARC DES PRINCES : France-Belgique (5-3). — « Je me plais autant ici qu'à Luxembourg » semble penser Liense. Cependant que Di Lorto, semble quelque peu mélancolique de son rôle forcé de spectateur.



# CYCLISME

## Victoire au sprint de Bertellin

Bertellin était parti bien décidé dans le cross cyclo-pédestre de Clamart. On sentait l'homme disposé à forcer sa sélection pour le cyclo-cross international par tous les moyens. Et il fournit une course fort courageuse, revenant sur la fin, alors que Peuziat s'était échappé, pour garder encore des forces intactes et vaincre au sprint, malgré une attaque décidée de son habituel équipier d'américaines, Oubron.

Au début, déjà, Bertellin avait tenté de s'enfuir. Il avait alors produit un effort qui donna à la course sa physionomie en laissant à l'arrière-plan tous ceux qui n'avaient pas leur place en tête. Il ne resta plus, en effet, en course que les grands favoris dont l'action devint alors des plus faciles à suivre.

Guilhaire disparut rapidement à la suite d'un bris de machine, et Vaast ne put aller très loin non plus, étant victime d'une cravaison.

Dans la carrière, au point le plus difficile du parcours, Peuziat tenta sa chance. Produisant un bel effort, il se détacha, suivi de Bulteau. Mais Oubron s'en mêla, rattrapa Peuziat, et ce fut alors, entre les deux hommes, un duel acharné. L'avantage resta à Peuziat.

L'on sait déjà que Bertellin devait rejoindre Peuziat en ramenant avec lui divers autres coureurs.

Ainsi, donc, la tâche des sélectionneurs pour le cyclo-cross international du Mont-Valérien ne sera pas facile.

Qui prendront-ils, en effet ? Guilhaire et Saunier, les grands vainqueurs du début de saison ont disparu, ainsi que Renoncé, éternel second. Bertellin, Oubron et Peuziat, par contre, réapparaissent. Ne peut-on demander, en conséquence, qu'on se décide à organiser, pour mercredi ou jeudi, une dernière épreuve de sélection sur le parcours même de l'International, ainsi qu'on l'a fait au cours de ces dernières années ?

Ce serait peut-être trop facile pour que l'U.V.F. daignât revenir à cette formule. On préférerait, boulevard Poissonnière, entrer dans toutes sortes de considérations qui feront taire la raison pour laisser libre cours à la fantaisie.

## Toujours Buysse-Billiet au Vél' d'Hiv'

QUI a gagné l'américaine du Vél' d'Hiv' ? Quelle question... Mais Buysse-Billiet, voyons, pour n'en pas perdre l'habitude... Vous pensez bien que si Pellenaers était malade, l'autre équipe reine Buysse-Billiet était bien en point. Les équipes françaises ne peuvent tout de même avoir la chance de voir malades, en même temps, leurs plus fameux adversaires.

Et Buysse-Billiet poussèrent la gentillesse jusqu'à ne se déchaîner qu'en dernière minute. Mais là, alors, quelle bagarre... Ils finirent, selon la vieille formule, fort exactement ce qu'ils voulaient. Et avec le sourire, un sourire large comme ça...

Une à une les équipes française baissèrent alors de pied.

Letourneur-Guimbretière nous avaient, jusque là, donné de belles émotions. Mais ils baissèrent fatalement de pied, n'en conservant pas moins la seconde place, au nez et à la barbe de Pellissier-Debruyckère. Charles, lui aussi, connut la défaillance sur la fin. Il avait pourtant en Debruyckère un équipier en forme magnifique. Mais trois heures, c'est récitément bien long pour les Français. Ignat-Diot finirent à trois tours, Girard-Goujon à quatre.

Comme vous le voyez, Buysse-Billiet ont été des plus aimables. Ils n'ont pas poussé trop loin la plaisanterie.

Juste ce qu'il faut, en vérité...

GEO TYZOR

# BOXE

## Schmeling a battu Ben Foord

A la Hanseahalle de Hambourg, le champion allemand Max Schmeling rencontrait, avant le match qui doit l'opposer prochainement au champion du monde Joe Louis, le poids lourd britannique Ben Foord. L'ex-vainqueur de Joe Louis, n'eut pas la tâche aussi difficile qu'on pouvait le craindre et battit très nettement aux points l'espoir poids lourd britannique.

Le match fut serré, mais l'Allemand prit un net avantage durant les premiers rounds. A la sixième reprise, Schmeling toucha à deux reprises du droit son adversaire, qui, aveuglé par le sang, fut très en difficulté. On espérait que Schmeling allait battre Foord avant la limite, et l'espérance s'accrut, notamment au huitième round, où le Britannique surclassé se contenta d'observer la défensive, cherchant surtout à ne pas être descendu pour le compte. Jusqu'à la fin, l'avantage du champion allemand fut constant, mais son adversaire sut résister courageusement et ne s'avoua jamais vaincu.

Auparavant, au cours de la même réunion, Adolf Witt, ex-adversaire de Marcel Thil, rencontrait le Sud-Africain Leirandt. Bien que de quatre kilos inférieur en poids, l'Allemand obtint la victoire aux points après un match gagné de justesse. Un troisième combat vit le poids léger Esser reprendre son titre en battant nettement Kretschmar. Elisser, beaucoup plus scientifique, et meilleur boxeur, n'eut aucune peine à battre l'ex-champion qui fut très nettement surclassé.

# La pause chez les crossmen



CLAMART : Challenge Biscot. — Un passage du vainqueur, Peyrat.

C'EST la pause, pourrait-on dire, ou presque, au sujet du cross-country. En effet, ce dernier dimanche n'a pas été très riche en compétitions réservées aux amateurs de course à travers la campagne. Il n'y a d'ailleurs pas lieu de s'en formaliser ! L'on a reproché assez souvent fois à nos crossmen de premier plan de courir trop fréquemment, pour ne pas les approuver, eux et leurs dirigeants, de faire montre, cette semaine, d'une sage prudence.

D'une façon générale, les champions se sont donc abstenus de chauffer les pointes. En ce qui concerne les « jeunes », il est une épreuve qui, elle, n'a pas manqué d'intérêt. Je veux parler du classique challenge Biscot, organisé aux alentours du stade Pershing par la S. A. Montrouge. 29 clubs, représentés par près de 260 coureurs, étaient engagés.

L'on sait que l'un des favoris, Peyrat, du C.O. Aubervilliers, a triomphé de très nette façon. Déjà, l'autre semaine, Peyrat avait fourni une belle course dans le cross junior de l'Auto, où il s'était classé deuxième à une toute petite seconde de Lenoir. Quant à Laurent, de l'A.S.P.O. Tours, qui termina deuxième du Biscot, il avait enlevé la onzième place du cross de l'Auto. Tous deux dominèrent le lot des concurrents de ce dix-septième challenge Biscot. Ils ont, l'un et l'autre, prouvé qu'ils possédaient de bons moyens. Peyrat va passer bientôt chez les seniors ; mais Laurent, lui, a encore du « pain sur la planche » dans le monde des juniors. Il n'a, en effet, que dix-huit ans à peine. Ce Tourangeau de... Paris — Maurice Laurent est né dans le 12<sup>e</sup> arrondissement, à Paris — fera certainement encore parler de lui. Dimanche, il a fort bien couru et a grandement contribué à la victoire de l'A.S.P.O. de Tours dans le classement par équipe, où les visiteurs l'emportèrent avec 130 points devant le C.A.S.G. (146), la S.A.M. (251), le C.O.B. (277), le C.A.F. (329), etc. Bravo ! l'A.S.P.O. Tours !

Il y a lieu de se réjouir des occasions données ainsi aux jeunes crossmen de s'employer utilement. Raison de plus, par conséquent, pour applaudir aux efforts faits, par ailleurs, pour le développement du cross-country scolaire.

PHILIPPE ENCAUSSE.

# LE RALLYE DE MONTE-CARLO

(Monte-Carlo, de notre envoyé spécial.)

UN rallye de Monte-Carlo n'a jamais été gagné d'avance. Moins cette année qu'il ne l'a jamais été. C'est tout d'abord les itinéraires les plus difficiles comme ceux d'Athènes, de Bucarest, de Tallin et de Stavanger qui s'avèrent relativement faciles. Puis sur la fin du parcours, entre Grenoble et Lyon, la route des Alpes se présente sous un aspect déplorable. Le verglas rend la tâche tellement difficile que les organisateurs n'hésitent pas à supprimer le chronométrage de l'un des parcours qui devait être effectué pendant 12 kilomètres à 50 kilomètres de moyenne horaire, tant cette portion de route offrait de danger.

Voici donc samedi soir à l'arrivée à Monte-Carlo 93 concurrents. Il manquait 32 voitures arrêtées à travers l'Europe, les unes par suite d'ennuis mécaniques, les autres à la suite d'accidents. Au surplus, un tiers des concurrents qui signèrent au contrôle final avaient perdu toutes chances de gagner à la suite de pénalisations acquises en cours de route.

Mais c'est à Monte-Carlo que se joue généralement la première place. Non seulement dans l'épreuve finale mais aussi dans les traditionnelles réclamations qui peuvent, si elles sont fondées tout bouleverser.

A l'arrivée à Monte-Carlo, par suite de l'abandon à Chagny de l'équipe Lauri-Schell et René Dreyfus qui pouvaient être à juste titre considérés comme favoris, Jean Trévoux qui avait amené sa voiture d'Athènes à Paris sans se faire relayer, réunissait tous les suffrages.

Mais voici que dans l'épreuve finale, le jeune René Le Bègue encourage par son coéquipier Norbert Mahé, réussissait au volant de sa

Talbot le meilleur temps dans l'épreuve de démarrage-freinage et combat à la surprise générale le handicap que lui avait procuré son départ de Stavanger. Un autre concurrent, un vieil habitué du rallye de Monte-Carlo, le Hollandais Bakker Schut réalisait au volant de sa Ford un temps magnifique.

Cette épreuve devait être, d'après le règlement, effectuée à nouveau, mais dans un sens opposé, et les temps réalisés devaient être ajoutés aux précédents, et c'est dans cette épreuve que René Le Bègue perdit toutes chances, que Trévoux fut battu de justesse et enfin que Bakker Schut s'octroya la victoire.

En effet, René Le Bègue stoppa sa voiture sur la ligne d'arrivée qu'il aurait dû franchir, c'est du moins l'opinion des commissaires sportifs. Jean Trévoux, qui avait manqué sa première épreuve, était, au classement général, battu par Bakker Schut.

Bakker Schut et son coéquipier, en s'adjugeant le Rallye de Monte-Carlo, donnent à Ford une deuxième victoire dans cette épreuve, puis une nouvelle avec celle remportée dans la Coupe des Dames, sur Matford, par Mme Germaine Rouault et sa compagne, Suzanne Largeot.

Voilà, pour Ford, un rude testimonial, puisqu'il n'y a pas moins de cinq Ford et Matford dans les sept premières voitures. Ajoutons que la catégorie 1.500 cmc a été remportée par le Marseillais Descollas et Mme Descollas.

GEORGES FRAICHARD.

Dunlop gagne, avec Germaine Rouault, la Coupe des Dames, ce qui, une fois de plus, démontre toutes les qualités et la résistance des pneumatiques signés Dunlop.



# ROSEMEYER

LA nouvelle a éclaté comme une bombe vendredi matin dans les salles de rédaction des journaux européens. Berndt Rosemeyer, en voulant ravir à Caracciolo le magnifique record que celui-ci avait stabilisé une heure avant sur l'autostrade de Francfort-sur-le-Main, à plus de 432 kilomètres, est tombé en pleine bataille comme savent le faire les héros.

Une rafale de vent, sans doute un peu de verglas, et voilà la trop légère Auto-Union, lancée comme une flèche à plus de quatre cent à l'heure contre le parapet d'un pont. Accident stupide mais que jamais le jeune gars de Limgen n'a redouté au cours de sa trop courte et pourtant magnifique carrière. Berndt Rosemeyer avait pour le danger le plus absolu des mépris et je me souviens encore de ses débuts mouvementés s'il en fût. Je revois dans un serrement de cœur sa belle figure d'enfant blond, ses yeux clairs et rieurs



et parfois durs comme une lame d'épée. C'est en 1934, après avoir démontré d'étonnantes qualités de coureur à motocyclette, qu'il put entrer dans l'équipe officielle d'Auto-Union. Il était encore bien jeune — il naquit le 14 octobre 1909 — et pourtant il ne tardait pas à s'imposer, à se hisser au tout premier plan des champions de l'automobile du monde entier. Après la fougue inconsciente du début, Berndt Rosemeyer devait s'assagir à un point tel que Rudolph Caracciola n'avait pas d'adversaire plus difficile à dompter.

Pouvait-on mieux le comparer qu'à notre regretté petit Guy Molé ? Même combativité, audace indéniable, il devait, même moins de quatre ans plus tard, mourir aussi tragiquement. Deux gosses que nous regretterons parce qu'ils étaient sincères et courageux ; deux champions qui surent forcer l'admiration, même celle de leurs adversaires.

Il n'y avait guère plus d'un an, Rosemeyer épousait l'aviatrice allemande Ely Beinhorn. Depuis deux mois il était père d'un petit garçon, et c'est à Tazio Nuvolari qu'il avait demandé d'en être le parrain, en reconnaissance de la grande et affectueuse admiration que le campionnissime lui portait. Comme le grand Tazio doit avoir de la peine !

Est-ce donc ça le lot des pilotes de vitesse, allonger chaque jour le déjà long martyrologe de l'automobile pour la magnifique cause du progrès ?

Avouez que c'est sublime mais atrocement douloureux.

G. F.

## Fait sans précédent !

Pour la seconde fois

# FORD

gagne le Rallye de Monte-Carlo et une

# MATFORD

la Coupe des Dames



Un nouveau triomphe de la V-8



# L'A.B.C. de la culture physique par ELIE MERCIER (5)

M de Voltaire, ce pince-sans-rire qui a tant fait parler de lui, avait entrepris, un jour, de rabattre l'orgueil de ses contemporains.

Il écrivit l'histoire de « Micromégas », habitant de Sirius. Micromégas était si grand, si grand, qu'il lui fallut un microscope pour s'apercevoir que la terre était habitée. Et M. de Voltaire de nous éclairer, chemin faisant, sur notre indignité.

« Je ne prétends choquer ici la vanité de personne, mais je suis obligé de prier les importants de faire une petite remarque avec moi : c'est qu'en prenant la taille des hommes d'environ cinq pieds, nous ne faisons pas sur la terre une plus grande figure qu'en ferait sur une boule de dix pieds de tour un animal qui aurait à peu près la six cent millièmes partie d'un pouce de hauteur.

« Je ne doute pas que si quelque capitaine des grands grenadiers lit jamais cet ouvrage, il ne hausse de deux grands pieds au moins les bonnets de sa troupe ; mais je l'avertis qu'il aura beau faire, et que lui et les siens ne seront jamais que des infiniment petits. »

Ouf ! S'il nous fallait suivre aveuglément M. de Voltaire dans sa spirituelle satire, le coup de poing de Marcel Thil n'aurait jamais été qu'un souffle ; Rigoulot et Deglane ne jongleraient qu'avec d'infimes grains de poussière ; la foulée de Ladoumègue serait invisible ; les records de vitesse en auto ou en avion parfaitement inappréciables, et le « Normand » la centième partie d'un cil de « star » !

Aussi n'ai-je cité « Micromégas » que pour montrer à nos jeunes amis lecteurs la vanité de certains efforts ou, plus exactement, leur relativité qui ne comporte pas de tumultueux, bruyants et orchestrés enthousiasmes.

Acceptons de n'être que poussière, mais efforçons-nous d'en rendre chaque grain mieux poli, plus équilibré et d'une existence harmonieusement adaptée.

Aussi bien, la « culture physique » n'est pas énigmatique, elle ne tend pas à former, comme certains voudraient le laisser croire, des « matamore », des fiers-à-bras. Elle sert à lutter



A genoux. Mains à la nuque. Flexion avant du tronc.



A genoux. Mains à la nuque. Flexion avant du tronc.

contre les altérations qui n'épargnent personne, tant parmi les citadins que parmi les villageois. Elle sert à éviter les déformations professionnelles, à redonner à tous les blessés de la vie sociale ou aventureuse un minimum de rééducation, sinon la rééducation suffisante pour vivre encore dignement. Elle aide le sportif à perfectionner son « style », en lui redonnant une intégrité musculaire et articulaire dont il peut mesurer les effets par une plus grande facilité d'entraînement.

Son emploi régulier, quotidien, assure au sédentaire les échanges organiques indispensables à l'acquisition et à l'entretien de la bonne santé. Elle permet au travailleur de la terre de réagir contre l'alourdissant labeur exigé par les soins de la glèbe.

Elle est l'alphabet de toute éducation physique, de tout sport considéré comme une libération de l'être humain.

Tout, dans la nature, indique que les forts sont les maîtres. Nous n'avons pas ici, dans le cadre qui nous est offert, à envisager les multiples aspects de la Force, qui ne se traduit

pas uniquement et obligatoirement par le maniement de poids.

Certains naissent forts et, à condition de n'être pas dénaturés, ils constituent de la graine de champions. Champions de tous ordres !

Mais... les autres ?

Les autres peuvent devenir forts « s'ils le veulent » ; du moins, plus forts que l'hérédité et leur milieu traditionnel ne leur auraient permis sans l'exercice quotidien de leur volonté sur un minutieux contrôle de leur architecture musculaire et articulaire — la plus facile à surveiller — puis, par extension subtile, de leur comportement organique et, enfin, intellectuel et moral.

Ce processus est celui envisagé par les grands éducateurs qui aimèrent ou aiment leur prochain pour ce qu'il représente de bon et d'utile.

Dans notre temps, il apparaît que l'initiation doit venir de bons professeurs, complets en connaissances et, surtout, d'âme généreuse !

Ceci est encore une autre histoire...

Dans le dernier numéro de « Match » nous nous sommes efforcés, modèle, photographe et traducteur, d'exciter votre curiosité sur la nécessité de posséder un « râble » de qualité, un « râble » d'empereur romain, un « râble » de gladiateur, un de ces « râbles » qui font rêver, comme rêvait la Salammbô de Flaubert.

Par les photographies n° 1 et 1' nous vous convions à une elongation dudit râble, à son assouplissement, répété dix fois, en inspirant au n° 1 et en expirant profondément en 1' ; les mains étant placées sur la nuque les coudes doivent être maintenus très en arrière pendant toute la durée de l'exercice.

Le n° 3, proposé à des fins de contrôle, s'exécute en équilibre sur les genoux, pieds levés, corps penché en avant, tête redressée, avec une circumduction des bras tendus.

Le n° 4 consiste à se fendre en avant, sur l'une et l'autre jambe, le talon de la jambe arrière tendue restant en contact avec le sol (c'est difficile à réaliser pour beaucoup mais il faut y parvenir. Nous en parlerons plus tard). L'inspiration se fait tête levée et omoplates rapprochées par une torsion des bras en arrière, ongles en dehors. Reprendre la station verticale en expirant entre chaque fente.

Le n° 5 a pour but de faire travailler les muscles fixateurs des omoplates. Le tronc est fléchi en avant, tête levée, bras tombant à la verticale, jambes tendues, genoux contractés. Il faut écarter les bras, dans le prolongement des clavicules, en inspirant, et les laisser retomber en expirant.

Enfin le n° 6 consiste, partant de la station droite, à exécuter une fente avant (le talon de la jambe arrière restant en contact avec le sol) avec élévation des bras tendus, tête levée inspirante, l'expiration se faisant à la reprise de la station droite avant la fente sur l'autre jambe.

Avec ça, papas et mamans, il y aura moins d'omoplates décollées et d'obliques à la jeune Arthur ou à la charmante Marie-Claire à se tenir droites. Il y aura moins de poitrines étriées, un peu plus d'air dans les poumons, plus d'attention à l'école et un vif désir de passer les brevets sportifs de « l'Intransigeant » ou les épreuves faciles, pour qui le veut, du brevet sportif populaire.

ELIE MERCIER.



En équilibre sur les genoux. Circumduction des bras tendus.



Fente avant avec torsion des bras en arrière.



Tronc penché en avant, bras tombant. Ecartement latéral des bras.



Fente avant avec élévation verticale des bras.



## Ecrivez-nous, NOUS RÉPONDONS ICI



### Le coin du docteur

A propos de l'infiltration anesthésique dans le traitement des accidents sportifs (1).

« En fait l'infiltration anesthésique est indiquée : 1° Dans les lésions des parties molles affectant le type de la contusion : contusion du dos de la main, du dos du pied, de l'épaule, en particulier, pour lesquelles l'expérience enseigne qu'elles sont fréquemment génératrices d'œdèmes durables et douloureux, de raideurs, d'atrophie musculaire... Il sera prudent d'éliminer par une radiographie l'éventualité d'une atteinte du squelette susceptible d'échapper à l'examen clinique ; 2° Dans les entorses. L'infiltration apaise la douleur, limite le gonflement, prévient l'épanchement intra-articulaire, l'hydarthrose, évite l'atrophie musculaire et la raréfaction du squelette. L'entorse, qu'elle affecte le cou-de-pied, le poignet ou le genou, représente pour l'infiltration l'indication majeure ; elle y trouve ses plus brillants succès. Mais il n'est pas que l'entorse des membres dans la pratique sportive soit responsable ; une lésion fréquente, en particulier parmi les amateurs de rugby, est l'entorse acromio-claviculaire ; d'autres syndromes post-traumatiques, dont les bases anatomiques sont discutables, peuvent en être rapprochés, en particulier le « tour de reins » ou lumbago traumatique, source habituelle d'impotence durable et de contractures douloureuses. Ces deux catégories représentent des indications

excellentes ; 3° Dans les luxations.

« Si toutefois pareille pratique expose à la critique lorsqu'il s'agit de la luxation d'une grande articulation : épaule, genou, hanche, elle est indiscutable à l'égard des petites articulations. »

L'auteur, le professeur F. Wertheimer, de Lyon, publie ensuite d'intéressantes remarques concernant l'utilisation rationnelle de la « méthode Lerche » dans « les fractures », dans « les séquelles des traumatismes des membres » ; et il ajoute : « Des séquelles traumatiques peut être rapprochée une affection particulière à la pratique de certains sports : tennis, escrime, et pour lesquels l'infiltration représente un moyen thérapeutique... J'ai vu telle joueuse de tennis émérite prête à renoncer au maniement de la raquette et qui, après trois ou quatre infiltrations, put achever sa saison. »

L'affection signalée ci-dessus par le Prof. Wertheimer est le fameux « coude de tennis », qui est caractérisé par une douleur affectant la partie externe du coude, douleur qui s'accompagne d'une telle impotence que les intéressés doivent renoncer à jouer.

■ J. SALENGRAIS (Malakoff). — Etant donné ce que vous signalez il ne serait pas « honnête » de vous donner un avis catégorique sans un examen préalable. Je vous conseille donc de vous adresser au service des renseignements physiologiques gratuits de l'Intransigeant, où vous obtiendrez la réponse désirée.

■ ALDO RAVIOLA (Genève). — 1° Vous auriez intérêt à consulter, sur place, un médecin spécialiste. Il

est vraisemblable qu'une culture physique rationnelle vous donnerait de bons résultats ; 2° Impossible de vous donner un avis sérieux sans savoir quelle est la cause de l'interdiction médicale que vous signalez. En tout cas, pas d'excès dans le domaine de l'athlétisme. Attention ! Il peut être dangereux pour vous de travailler ainsi en isolé. Vos 11" 9/10 constituent une assez bonne performance mais... encore une fois, vous feriez mieux, étant donné votre âge et votre état général, de vous en tenir à la culture physique, et de ne vous lancer dans la pratique sportive que dans trois ans.

■ MAX SARDA (Alger). — Soyons forts : Librairie du sport, 10, rue du Faubourg-Montmartre, Paris.

■ UN INTELLECTUEL. — Je vais transmettre votre demande à Elie Mercier.

■ JEAN TREMBLEAU FILS (Seine-et-Marne). — Massage léger, air chaud, haute fréquence seraient peut-être susceptibles de vous rendre service en dehors du bon traitement déjà prescrit par votre médecin qui, seul, a qualité pour prendre une décision puisqu'il vous a examiné.

■ MARTIN (Château-Chinon). — Vos performances sont assez bonnes. Travaillez les lancers.

D<sup>r</sup> PHILIPPE ENCAUSSE.

■ Pierre Granger. — Indiquez-nous dans quel quartier vous désirez connaître une salle.

■ Coëlle. — 1° Le classement du meilleur grimpeur du Tour 1937 fut le suivant : Vervaecke 114 points, Vicini 96, S. Maes 90, Berrendo 75, Vissers 70, Lowie 66. 2° Dans l'ensemble de la saison 1937, les meilleurs nouetiers furent : Lapébie, Speicher et An-

chambaud. 3° A la suite de son accident, il est plus que probable que le champion du monde 1927 Jean Aerts ne pourra plus courir en compétition. 4° Si le Bordelais Frechaut fera le Tour de France 1938 ? Cela n'a rien d'impossible, car l'ex-champion de France est de classe à mériter la sélection.

■ Dumont de Paris. — 1° Charles Pélissier est né à Paris le 20 février 1903, Oscar Egg en Suisse, en mars 1890, Le Greys à Paris, en juillet 1910. 2° Le vélodrome de Dusseldorf possède une piste en bois de 400 m. 3° C'est en 1932 à Rome que le Belge Scherens inscrivit pour la première fois son nom au palmarès des Championnats du monde professionnels de vitesse.

■ Fidèle lecteur, Paris. — 200 kilomètres à vélo en 7 heures pour un amateur, cela constitue une excellente performance.

■ Jeune footballeur dans l'inaction. — Il est vraiment regrettable que vos dirigeants ne vous donnent pas plus de liberté pour pratiquer les sports ; toutefois, il nous est impossible d'intervenir directement, ce que nous regrettons de tout cœur.

■ G. J. — En principe usez de pâte épilatoire.

■ Paolo Soprani. — Nous ne connaissons pas de méthode traitant de la danse sur potins à roulettes.

■ Rugbyman chalonais. — Le boxeur Marcel Thil n'a aucune parenté avec l'international de rugby Paul Thil qui fut sélectionné en 1912 et 1913, contre le Pays de Galles, l'Angleterre et l'Ecosse.

■ Abonné à « Match » pas content. — Nous n'avons aucun parti pris et le tour de votre équipe viendra. A la première occasion, nous ne manquerons pas de passer une photographie du club qui vous est cher. Toutefois, en ce qui concerne le résultat d'un

match, celui-ci figure toujours en tête de la légende explicative des photographies.

■ Savoyard sportif. — Les catégories en catch sont les suivantes : légers : au-dessous de 65 kilos ; mi-moyens : 65 à 72 kilos ; moyens : 72 à 79 kilos ; mi-lourds : 79 à 87 kg. 500 ; lourds : au-dessus de 87 kg. 500. 2° Nous ne connaissons à Paris que trois salles où ont lieu régulièrement des réunions de catch : le Palais des Sports, la Salle Wagram et l'Elysée-Montmartre ; 3° Henri Deglane est limousin.

■ P. S. — L'Alsacien Charles Rutz a remporté son titre de champion de France poids lourd qu'il avait perdu sur le tapis vert. Il a en effet battu, le 21 janvier dernier, le Marseillais Di Meglio aux points. ■ Jean Claire. — 1° La bicyclette en aluminium est la plus légère, toutefois, on a pu voir au Salon une bicyclette en acier dont le poids ne dépassait pas 7 kg. 500. 2° Le champion d'Italie sur route 1937 est Gino Bartali ; dans cette épreuve, Olmo avait abandonné ; 3° L'Italien Di Peco n'a pas renoncé aux compétitions et vous pouvez le voir assez régulièrement courir au Vel' d'Hiv'.

■ Luciano. — 1° Le championnat du monde de vitesse amateur, en 1930, fut gagné par Louis Gerardin qui, à Bruxelles, battit en finale Cozens. Depuis, Gerardin n'a jamais pu être champion du monde professionnel. En 1936, pour la première fois, il était second derrière Scherens ; 2° Le Belge Jef Scherens, champion du monde professionnel sans interruption depuis 1932, n'a, par contre, jamais été champion du monde amateur ; 3° La première fois que Lacquehay fut champion du monde des 100 km, sur piste, ce fut en 1933. Auparavant, Lacquehay avait été un excellent routier ; 4° C'est en 1928 que Jean Maréchal, arrivé premier du championnat de France amateur sur route, fut déposé de son titre pour fait de professionnalisme.



## LA LUTTE



PALAI DES SPORTS : Deglane-Savoldi. — Deglane se débarrasse d'un collier du gauche que Savoldi lui passe, en plein déséquilibre.

LORSQUE Henri Deglane monta sur le ring du Palais des Sports pour rencontrer l'Italo-Américain Savoldi, les avis étaient bien partagés. Certes, notre compatriote, qui, au cours de sa carrière de lutte, avait conquis les titres de champion olympique, de France et du monde, avait tous les droits de pouvoir prétendre à la victoire. Mais, de son côté, Savoldi avait conquis Paris par sa façon spéciale de lutter, et surtout par son fameux « saut chassé », son saut de kangourou qui lui avait permis de triompher, depuis sa venue à Paris, d'Ariff, de Nowina et du champion d'Europe Koloff.

Comment Henri Deglane allait-il éviter cette fameuse savate qui ne pardonne guère et qui n'avait pas fait seulement des ravages en France, mais en Amérique également, puisque Jim Londos, ex-champion du monde, avait été la victime du velu transalpin ? Avouons tout de suite que si Deglane sut lutter pour éviter cette fameuse prise, du moins en partie, et s'il s'efforça, tout au long du combat, de ne pas permettre à son adversaire de se servir utilement de ses jambes, Savoldi, par contre, n'a pas démérité, loin de là.

Devant une telle résistance, une de ces assistances qui font les grands soirs du Palais des Sports, aux Six Jours, à la boxe ou au catch, l'ex-champion du monde Henri Deglane et l'Italo-Américain Savoldi sont descendus du ring dos à dos, après avoir remporté chacun une manche. Extrêmement rapide, Savoldi, inférieur de six kilos à son adversaire, se montra très vif, mais notre compatriote, qui reste certainement le catcheur qui connaît le mieux son métier, sut ne jamais se laisser prendre de vitesse. Il importait pour lui d'éviter que l'Italien puisse lui porter sa fameuse prise, et il y réussit puisque la première manche lui revenait après 52 minutes 18 secondes. Le Limousin devait prendre son antagoniste à son propre jeu en le plaquant au sol sur un coup de bélier manqué que l'Italien venait de lui porter. Ce fut pendant près d'une heure une empoignade farouche, une lutte très serrée entre deux hommes qui connaissent admirablement leur métier.

Toute prise eut sa parade et sa riposte au cours de cette manche qui fut parfois très brutale, mais sûrement très durement menée. L'ex-champion du monde avait trouvé le moyen d'éviter le sort qu'avait dû subir Koloff. Chaque fois que Savoldi portait un coup de bélier ou s'apprêtait à lancer ses deux jambes, Deglane mettait le genou à terre — cela peut paraître simple, mais encore fallait-il y songer et avoir de prompts réflexes pour l'exécuter au moment voulu.

La deuxième manche fut beaucoup plus rapide, elle ne dura que 19 minutes. Savoldi travailla durement notre compatriote à la tête et, à l'issue d'une dernière prise qui dura de longues minutes et de laquelle Deglane sortit quelque peu groggy, Savoldi put alors porter son extraordinaire coup de « savate » et étendre l'ex-vainqueur des Don George, Pereira et Lewis au tapis pour le compte.

A égalité, les deux hommes ne se ménagèrent pas au cours de la belle, mais il sembla à tous les spectateurs présents et à nous, même qu'au cours des dix-huit minutes qu'elle dura, avant que ne se terminent les quatre-vingt-dix minutes réglementaires, qu'Henri Deglane avait eu nettement l'avantage. Ce ne fut pas l'avis de René Michot, arbitre de ce combat, qui donna le match nul.

Savoldi n'avait qu'une chance de battre un homme aussi malin que le Limousin, le surprendre à la sortie d'une prise douloureuse et placer son coup favori. D'où sa façon de lutter, toute de vitesse et de mobilité. Mais Deglane avait vu juste et savait que seule la lutte au corps et au tapis pouvait contrecarrer l'ardeur de son jeune adversaire, et peut-être lui donner la victoire.

Ce n'est que partie remise et nous reverrons certainement les deux hommes aux prises, mais il est un concurrent qui entend dire son mot également. C'est Charles Rigoulot, et il serait curieux de voir ce que pourrait faire l'ex-roi de la force et sa fameuse ceinture avant devant un acrobate tel que Joe Savoldi.

Mentionnons en passant l'ascension progressive du Danois Martinson qui commence à conquérir Paris par sa façon très spectaculaire de lutter et sa suite dans le succès. Il sut ne pas se laisser manœuvrer par un Sparks plutôt brutal et en triompha en moins de quinze minutes par une ceinture en sous-pesse.

RENE MOYSE.

## La Nuit des As

C'est lundi prochain 7 février que se déroulera, à 22 h. 30, à la Salle Pleyel (252, faubourg Saint-Honoré), « La Nuit des As », organisée par l'Association des Journalistes sportifs au profit de sa caisse de secours.

Cette soirée, présentée par les speakers : Saint-Granier, Aimé Simon-Girard et Georges Briquet, commissaire général, groupera les as de l'humour, du cinéma, de la musique, de la chanson, du dessin, ainsi que les grands champions du sport. Nous relevons au programme les noms de : Fred Adison, Jo Bouillon, Ray Ventura, Albert Préjean, Doumel, Fréhel, Georges Milton, Marguerite Gilbert, Adrien Adrien, Jean Sorbier, Jean Tranchant, Germaine Corney, Germaine Sablon, Pierre Dac, Raymond Souplex, Georges Bastia, Raoul Guérin, Albert Huat, Pesenti, Clément Duhour, Ivone Bontemps, Guity Flexier, qui animeront cette fête par leur gaité et leur fantaisie.

On peut louer à la Salle Pleyel, 252, faubourg Saint-Honoré et à L'Auto, 10, faubourg Montmartre, Paris.

## LA BOXE

Pour la quatrième fois, Cleto Locatelli et

Gustave Humery devaient en découdre. C'était l'aboutissement d'une vieille et ardente rivalité de deux poids légers, promus à une catégorie supérieure et également tentés, à cette heure, par le championnat d'Europe. Deux fois Locatelli avait triomphé, de façon indiscutable, avant la limite. Une fois, Humery l'avait emporté aux points, ayant mené un furieux combat avec toute sa fougue et son désir de revanche. Aussi bien, quand les deux adversaires se trouvèrent face à face, jeudi, sur le ring d'une salle Wagram beaucoup trop petite pour accueillir les curiosités passionnées par ce débat, Cleto et Tave ne perdirent pas de temps à se congratuler. Il ne saurait exister de haine entre sportifs. Mais il peut y avoir, entre deux excellents sportifs, des raisons de ne pas s'aimer du tout... dans l'exercice de leur art ! C'était le cas. Et, dès le premier coup de gong, la bataille se déclencha, furieuse. A l'énergie manifestée par les combattants, on pouvait croire qu'elle ne serait pas longue. De fait, elle faillit se terminer prématurément. Dès le premier round, en effet, Humery allait au tapis sur un coup à l'estomac et y restait sagement durant neuf secondes. Il reprenait enfin son souffle pour mener un deuxième round à toute allure, si ardemment que la victoire semblait devoir changer de

que ce terme comporte de vigueur. Il n'eût pas été, je vous l'assure, agréable de se trouver devant le vainqueur ou le vaincu de cette rencontre, dont Locatelli sort, sinon grand, du moins revenu à son apogée, un boxeur aux ressources inépuisables et boxant encore pour notre émerveillement.

Georges Carpentier vient de recevoir la croix de chevalier de la Légion d'honneur, au



Locatelli a porté un gauche bloqué par Humery et esquive le contre de son adversaire.

titre de l'Éducation physique. Tous les sportifs de France se réjouiront de la distinction dont l'ancien champion du monde vient d'être l'objet et qui honore le sport français tout entier. Certains se demanderont simplement pourquoi cet athlète, qui fut une de nos gloires nationales, l'un des meilleurs ambassadeurs de notre pays et qui fit brillamment son devoir dans les champs de l'air — n'est-ce pas, Georges ?... à la 8... du côté de Verdun... où tu reçus la médaille militaire — ne fut pas déjà décoré de l'ordre national. Georges Carpentier, qui est resté un sportif 100 pour 100, que l'on voit encore jouer, pour son plaisir, au rugby, reste et doit rester un des modèles des jeunes générations sportives. Il en a le devoir et il en a le droit.

Que les félicitations de « Match » et des amis de « Match » lui soient aussi agréables qu'elles sont sincères et affectueuses !

JEAN DE LASCOUMETTES.



Corps à corps : Humery s'appuie sur Locatelli, qui le travaille à l'estomac.

camp. Puis, ce furent des reprises impitoyables, des attaques puissantes dont Locatelli évitait par de subtiles esquives les effets dangereux ; des corps à corps dans lesquels l'Italien paraissait mieux à son affaire que son rival, et qui épuisaient celui-ci. En fin de compte, ce fut l'abandon d'Humery au septième round. Il avait une main blessée ; il portait aussi les stigmates d'une fatigue compréhensible sous l'avalanche de coups auxquels il pouvait moins bien répondre, et dont son rictus accusait la puissance épuisante. Franchement, au moment où le Français abandonna, il paraissait que, sauf coup heureux, il ne desserrerait pas l'étreinte d'un Locatelli plus brillant que jamais et qu'il finirait par succomber. Mais durant ces vingt minutes de combat, la foule fut tenue haletante, car c'était vraiment du combat, avec tout ce



Après le match : Humery, navré, complimente son vainqueur.

■ A. R., à Calais. — En ce qui concerne le rugby dans les clubs suivants, adressez-vous : C.A.S.G. : 29, bd Haussmann, Paris ; P.U.C. : 3, place de la Sorbonne ; Red Star : M. Moulinié, 13, bd de Strasbourg ; Stade Français : 11, rue Louis-le-Grand ; U.A. : M. Bernaro, 17, rue Voltaire ; La Garenne.

■ Admiratrice de Baer. — 1<sup>re</sup> Max Baer est né à Omaha (E.-U.) le 11 février 1909 ; il mesure 1 m. 88 et boxe comme poids lourd ; 2<sup>e</sup> Pour le championnat du monde des poids lourds, il battit Primo Carnera par arrêt au 11<sup>er</sup> round le 14 juin 1934 à Long-Island. Il perdit son titre le 13 juin 1935 à New-York, où il fut battu aux points par Jimmy Braddock.

■ X., à Annonay - Fastieu - Un lecteur de « Match » - X., à Vimoutiers - Un de vos lecteurs - L. Monchanin - X., à Montargis - Roger Landy - Roland Laugerette - Marcel Péclaud - Une sportive - René et Roger Marbeau. — Avons transmis aux intéressés.

■ Jean Rodot. — 1<sup>re</sup> Les concours organisés autrefois par les journaux ou hebdomadaires ne sont plus autorisés par la loi. 2<sup>e</sup> Il n'y a pas d'interdiction en ce qui concerne les radiodiffusions sportives ni non plus d'obligation ; c'est l'importance de la réunion qui décide les postes à diffuser, ceux-ci restant seuls juges. 3<sup>e</sup> Rien n'est officiel en ce qui concerne la retraite définitive de la boxe de Marcel Thil.

■ Le Déboulard. — Votre entraînement est sagement compris et nous vous incitons à persévérer. Toutefois, il est difficile de vous dire à quel moment vous devez tenter une échappée dans une course, tout dépend de la façon dont la course est conduite, de votre forme à ce moment, et de la façon dont vos camarades conduisent la course. D'autre part, vous indiquez tel ou tel braquet, cela dépend de la conformation de chaque coureur et de son aptitude au vélo.

■ Un piqué de la nage. — Le siège du C. N. P. est à la piscine de la Gare, 45, bd de la Gare, à Paris.

■ Emule de Lasserre. — Le dernier match France-Angleterre de rugby à quinze fut disputé en 1931. C'est ce match que la France gagna par 14 points à 13, le 6 avril 1931, à Colombes. Pour cette rencontre, le quinze français avait la formation suivante : arrière : Savv ; trois-quarts : Sematen, Gérard, Bailliet, Guelorget ; demis : Servolle, Serin ; avants : Ribare, Gallo, Triviaux, Clady, Camo, Buisson, Namur, Schoy. Au total, l'Angleterre a gagné 18 fois et la France 2, il y eut un match nul.

■ Jean Vovaux. — A votre poids, vous appartenez à la catégorie des mi-moyens, qui va de 65 à 72 kilos. Vos performances ne sont pas très brillantes, mais vous êtes jeune, persévérez, vous pouvez réussir.

■ Un supporter de l'A. M. — Les livres de culture physique sont très nombreux dans le commerce, vous en trouverez toute une collection à la Librairie des Sports, 10, faubourg Montmartre.

■ Admirateur de Di Lorto. — 1<sup>re</sup> Le gardien de buts ou F. C. Sochaux, Di Lorto, est français et peut être considéré comme le meilleur goal pratiquant actuellement dans notre pays ; 2<sup>e</sup> Le livre que nous vous signalons est « Le Football-association », par A. T. Abrogglen, franco à francs ; 3<sup>e</sup> Déclassé, de l'Olympique Lillois, fut sélectionné cinq fois en 1933, en 1934 contre l'Angleterre et la Belgique, et en 1937 contre la Yougoslavie.

■ Un ami du sport. — Il existe de nombreux sportifs qui fument et prennent de l'alcool, toutefois, nous ne vous le recommandons pas. En ce qui concerne l'entraînement à faire suivre à votre fils, il est bien jeune encore pour le faire pratiquer en compétition et le mieux serait de le

taire adhérer à un club où il recevrait tous conseils utiles.

■ Hiden local. — Tous les renseignements que vous sollicitez et tous les conseils qui vous sont nécessaires, vous les trouverez dans « L'Art et la Pratique du Football-association », franco 5 francs, à la Librairie des Sports, 10, faubourg Montmartre.

■ Ex-rival de Charpentier. — 1<sup>re</sup> Robert Charpentier a gagné l'épreuve sur route des Jeux Olympiques de Berlin, par la suite il devint professionnel, mais n'a jamais rien gagné ; 2<sup>e</sup> Vous dire s'il courra ou ne courra pas cette saison, lui seul le sait... ; 3<sup>e</sup> André Triolour, directeur sportif des Cycles Heylett, est l'ancien conseiller technique du Tour de France ; 4<sup>e</sup> On semble avoir abandonné l'idée d'un Tour de France à l'envers 1938, qui aurait eu lieu en même temps que celui organisé par notre confrère « L'Auto ».

■ Pélissier, à Gournon. — 1<sup>re</sup> Les épreuves cyclistes disputées sur piste sont : vitesse, demi-fond, omnium, poursuite et américaine ; 2<sup>e</sup> Il est difficile de vous dire quel est le genre d'épreuves qui rapporte le plus au champion, tout dépend de sa qualité de l'importance et du nombre d'épreuves qu'il dispute.

■ Paul Heissant. — L'équipe allemande du Tour de France 1938 avait la composition suivante : Thierbach, Geyer, Weckering, Bantz, Schulten, Wengler, Wendel, Schild, Oberbeck et Hauswald. Il n'y avait pas d'Allemands parmi les coureurs individuels.

■ R. Haten, à Morlaix. — En ce qui concerne le Red Star, adressez-vous à M. Vieuxbled, 13, bd de Strasbourg, Paris.

■ Un pongiste. — Mais non, le ping-pong n'est pas abandonné en France comme sport de compétition. La preuve en est qu'il vient de se disputer à Paris un match France-Aus-

tralie qui servit de prélude aux Championnats du Monde qui viennent d'avoir lieu à Londres.

■ Ramier. — 1<sup>re</sup> Le cross de « L'Auto » organisé dans les bois de Saint-Cloud est l'ancien cross qu'il organisait annuellement au bois de Vincennes ; 2<sup>e</sup> Il existe, en effet, un coureur nommé Rolland, du C. A. S. G., classé 86<sup>e</sup> dans le cross des champions.

3<sup>e</sup> C'est la première fois que le Belge Van Rumsit inscrit son nom au palmarès de cette épreuve.

ACHILLE  
aux pieds nickelés.

ALEPÉE ET Cie, 98, rue Réaumur, Paris.  
Le gérant : Raymond DEBRUGES.

## LE TIGRE ROUGE

Suite de la page 2

— Voulez-vous, je vous prie, me donner un exemple de « The Morning Moon », dit Merle, sa levure inférieure commençant à trembler légèrement.

— Non, répondit Senhor Kelly le fusillant d'un regard chargé d'un explosif dont l'emploi dans les guerres futures devrait être mis hors la loi par toutes les nations civilisées.

Merle prit le journal et laissa tomber ostensiblement 2 cents tout neufs dans une place libre.

— Eh ! là-bas, donnez-moi encore un cent, grogna Senhor Kelly.

— Mais le prix n'est-il... commença Merle, et ce fut la discussion. Oh ! Merle n'y prit pas plus de part que la poupée d'un ventriloque mise au « clou », mais Senhor Kelly combattait les lacunes. Comme il prenait peu à peu possession de son sujet, sans répliques ni représailles de Merle, Senhor Kelly vit

soudainement en lui le symbole composite de tous les pernicieux effets des gâteaux à la noix de coco, des accés de rhumatisme et des chevaux qui passent la ligne d'arrivée à la nuit. Il contourna clopin-clopat son comptoir et donna à Merle la première et pire volée qu'il ait reçue depuis que Speck Smithers l'avait chassé du pique-nique du Cercle Amical de l'Ecole du dimanche à la maison de ses parents. Senhor Kelly armé d'un rouleau de suppléments photographiques, malmenant sa victime accroupie quand un cri se fit entendre à peu de distance. Le vieux Portugais, se hâtant afin d'éviter une intervention possible, saisit sa béquille des mardis et mercredis et poussa Merle dans le ruisseau. Doc Carey, chancelant, voulait être de la fête.

(A suivre.)

R B

(Tous droits réservés — « Match », « Opera-Press-Mundi ».)



# match

*Le plus grand hebdomadaire sportif*

DANS CE NUMÉRO :

## LE TIGRE ROUGE

GRAND ROMAN SPORTIF

de **DON SKENE**

*traduit par Robert BRE*

*et illustré par PELLO*



PARC DES PRINCES. — FRANCE-BELGIQUE (5-3). — L'éd de vitesse, a battu l'équipe de Belgique après une partie très quelle énergie l'excellent arrière français Cazenave souffle la On remarque, de g. à dr.: Mattler, qui fit aussi une partie splend